

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Shown through/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE AGRICOLE

MANUFACTURIERE, COMMERCIALE ET DE COLONISATION

ORGANE OFFICIEL DE LA CHAMBRE ET DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE

J. PERRAULT,

*Député du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Professeur d'Agriculture de l'École Normale Jacques-Cartier,
Président de l'Institut des Artisans Canadiens de Montréal,
Élève diplômé de l'École Impériale d'Agriculture de Grignon et du Collège Royal Agricole de Cirencester,
Rédacteur de la Revue Agricole et du L. C. Agriculturist—
Membre de la Chambre d'Agriculture et de la Chambre des Arts et Manufactures du Bas-Canada,
De la Société Impériale Zoologique d'acclimatation de Paris, &c., &c.*

FEVRIER 1867.

SOMMAIRE :—Partie Officielle.—Noms des exposants et liste des articles envoyés à l'Exposition Universelle de Paris par la Chambre d'agriculture du Bas-Canada—Rapport annuel de la société d'agriculture du comté de Beauharnois—Etat de la récolte et de la dépense pour l'année finissant en février 1867—Généalogie de "Percheron" étalon importé par Beauharnois—Société d'agriculture de St. Jean—Rapport annuel.—Partie Non-Officielle.—Importation d'étalons Percherons par nos sociétés d'agriculture—Machine à brayer le Lin et le Chauvre dans le comté de Lotbinière—Cours d'agriculture théorique et pratique à l'École Normale Jacques-Cartier—Notre programme—Agronomie—Cultures spéciales—Economie du bétail—Economie Rurale—L'enseignement agricole au Collège de l'Assomption—Fabrication du sucre de betteraves à Montréal.—L'Agriculture Populaire de Bujault.—Des prairies—Du trèfle blanc—Des prairies anglaises—Du plâtre—Agit-il partout?—Que peut-on plâtrer?—De la quantité qu'il faut répandre—Quand et comment on sème le plâtre?—M. Routinot—La Routine des Routines, ou le Grand Routinier d'Hurlubrelu—Belle manière de faire cuire les pommes de terre—Grande et belle manière de fumer sans fumier—Le joli petit moyen de rendre les petites filles ménagères, les grandes aussi, biribi—La mère Michel, grand malheur ou la vaccine—Des sociétés d'agriculture, ou moyen simple et facile d'améliorer la culture—Grande et belle histoire de Sivoyait—Il faut du bétail—De la manière de nourrir le bétail au foin et à la paille—D'où viennent les proverbes qui sont dans le Journal?—Grande prédiction—Ce que je vais dire arrivera certainement—La belle histoire du diable laboureur—Ses aventures avec Taupinot le borgne—Rococo se gage chez Rigolet le bossu—Rococo s'associe avec Chevalin le boiteux—Attent... Il y aura du grabuge—Les bêtes qui parlent—Le petit bonhomme Comtibus—Le père Coutumet—Michel Lembréulle.



SPARGERE COLLECTA.

BUREAUX A L'IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICHOLAS,
MONTREAL.

Partie Officielle.

NOM DES EXPOSANTS ET LISTE DES ARTI- CLES ENVOYES A L'EXPOSITION DE PARIS PAR LA CHAMBRE D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

W. H. Vaughan, St. Jean—2 minots, fèves blanches.
 W. H. Vaughan, St. Jean—2 minots, avoine.
 W. H. Vaughan, St. Jean—2 minots, graine de mil.
 W. H. Vaughan, St. Jean—2 minots, sarrasin.
 W. H. Vaughan, St. Jean—2 minots, maïs, (blé d'inde.)
 C. Letang, Pointe Claire—2 minots, pois.
 C. Pelletier, St. Jean Port Joli—2 minots, orge moulué.
 E. Caron, St. Jean Port Joli—2 minots, blé de la mer Noire.
 O. Dubé, St. Jean Port Joli—2 minots, pois.
 O. Bois, St. Jean Port Joli—2 minots, seigle.
 Soc. d'agriculture, Laprairie—2 minots, orge moulué.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, fèves à cheval.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, graine de lin.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, orge.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, blé de la mer Noire.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, blé fève.
 Sir W. Logan, Montréal—2 minots, maïs, (blé d'inde.)
 Geo. West, Québec—2 minots, orge.
 Geo. West, Québec—2 minots, avoine.
 P. Lajuaux, St. Romuald—2 minots, blé.
 A. Stewart, Bristol—2 minots, avoine.
 W. Sherby, Bristol—2 minots, blé d'automne.
 J. Young, Bristol—2 minots, orge.
 R. McJannet, Bristol—2 minots, pois.
 J. Meldrum, Bristol—2 minots, blé du printemps.
 Mme. H. Chandler, St. Armand—1 paire, bas tricotté.
 R. McFee, Clarenceville—1 couvrepied.
 N. Daignault, St. Hubert—Toile.
 F. David, St. Hubert—Flanelle.
 B. Benoit, St. Hubert—Etoffe du pays.
 J. Roy, St. Jean—Flanelle.
 J. Roy, St. Jean—Toile.
 J. Bustid, Ascot—Bas de laine, (pour homme)
 J. Bustid, Ascot—Bas de laine, (pour femme)
 T. Archambault, St. Jules—1 Châle.
 B. Daignault, St. Bruno—Toile.
 L. Larivière, St. Ours—Bas de laine.
 A. Duhamel, St. Ours—Châle.
 A. Laventure, St. Ours—Etoffe légère.
 M. Morin, St. Ours—Etoffe Brune.
 M. Morin, St. Ours—Etoffe grise.
 Mme. Plouffe, St. Ours—Flanelle.
 Mme. F. Fournier, St. Jean Port Joli—1 nubée.
 Mme. F. Fournier, St. Jean Port Joli—Bonnet.
 Mme. F. Fournier, St. Jean Port Joli—Chaussettes d'enfants.

Mme. F. Fournier, St. Jean Port Joli—Laine filée.
 C. Duval, St. Jean Port Joli—Etoffe croisée.
 M. Fournier, St. Jean Port Joli—Petite étoffe.
 M. Fournier, St. Jean Port Joli—Etoffe croisée.
 N. Pelletier, St. Jean Port Joli—Petite étoffe.
 N. Pelletier, St. Jean Port Joli—Laine filée.
 L. Bois, St. Jean Port Joli—Filasse de lin.
 O. Tibaud, St. Jean Port Joli—Sucre d'érable.
 Messire Parent, St. Jean Port Joli—Etoffe croisée.
 P. G. Verreault, St. Jean Port Joli—Fécule de pomme de terre.
 P. G. Verreault, St. Jean Port Joli—Flanelle.
 J. St. Arnaud, Ste. Geneviève Bat.—Etoffe grise.
 J. St. Arnaud, Ste. Geneviève Bat.—Etoffe par carreaux.
 W. Boa, St. Laurent—Filasse de lin.
 A. Hamel, Québec—Sirap d'érable.
 Sir W. Logan, Montréal—Filasse de lin.
 Mme. Bouchard, St. Valier—Bas de laine.
 Mme. Bouchard, St. Valier—Collets brodés, (fil du pays.)
 Mme. Bouchard, St. Valier—Bonnet de dame, (fil du pays.)
 Mme. Bouchard, St. Valier—Serviettes de toile du pays.
 Mme. Bouchard, St. Valier—Laine filée.
 Mme. Bouchard, St. Valier—Etoffe de laine.
 Mme. Bouchard, St. Valier—Fécule de pommes de terre.
 P. Dumontier, St. Barthélemi—Sucre d'érable.
 D. Turcot, St. Henri—Filasse de lin.
 A. Gagné, St. Anselme—Flanelle.
 A. Gagné, St. Anselme—Couvrepied.
 A. Gagné, St. Anselme—Toile.
 A. Gagné, St. Anselme—Obâle.
 Mme. Clouthier, St. Hyacinthe—1 paire, couvertes.
 Fermo Modèle, Ste. Anne Lapocatière—Echantillon de graines.
 M. Bilodeau, St. Michel—Vin de gadelles blanches.
 M. Bilodeau, St. Michel—Vin de gadelles rouges.
 M. Bilodeau, St. Michel—Vin de gadelles noirs.
 J. C. Taché, Ottawa—Queues de castor fumées.
 Dr. L. Génard, St. Jacques—Tabac.
 Mme. Couture, St. Ambroise—Chapeau de foin pour dame.
 Mme. Couture, St. Ambroise—Chapeau de foin pour homme.
 E. Chabot, La Présentation—1 paire, couvertes.
 T. Valiquet, St. Hilaire—Ruches.
 Collection de broderies de poil d'original, et autres objets de fantaisie, de draps brodés et et d'écorce, etc., etc.
 Dr. Painchaud, Varennes—Râteau à cheval.
 GEORGES LECLERE, Sec., C. A. B. C.

RAPPORT ANNUEL DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTE DE BEAUHARNOIS.

MESSIEURS, — Dans le dernier rapport, on faisait remarquer qu'il avait été décidé de mettre en vente l'étalon Olyde "Briton." Mais les prix offerts n'ayant point été trouvés convenables, on résolut de différer cette vente pour les raisons qui y ont été mentionnées. On faisait aussi observer qu'il devenait nécessaire d'importer un nouvel étalon pour croiser avec les pouliches obtenues du Olyde "Briton."

C'est pourquoi, durant le cours de l'année dernière, les directeurs ne négligèrent rien pour réaliser leur projet. Ils rencontrèrent de nombreuses difficultés, qui amenèrent des lenteurs et occasionnèrent des dépenses qu'on n'avait pu prévoir. Quoi qu'il en soit, la société est aujourd'hui en possession de cet étalon. Il ne reste plus qu'à faire connaître les détails de cette importation, qui devra, croient-ils, rencontrer vote approbation, car la société a déjà reçu de nombreuses félicitations relativement au choix qu'elle a fait d'un étalon de race percheronne offrant toutes les chances de succès possibles.

En mars dernier, l'intéressante Revue Agricole rédigée par l'habile plume de Joseph Perrault, M.P.P., nous apprenait qu'un médecin vétérinaire de Montréal se proposait de passer en France dans le but d'importer des étalons de race percheronne, moyennant une avance de \$300. Les directeurs saisirent cette occasion comme la plus favorable. Mais comme ils n'avaient point l'argent nécessaire pour faire cette dépense, ils s'assemblèrent, le neuf avril dernier, au bureau du secrétaire pour prendre en considération la suggestion de M. Perrault, et après mure délibération, ils décidèrent de faire importer un étalon percheron. Pour cela, ils signèrent un billet promissoire, au montant de \$200, en faveur de M. D. Benning, et nommèrent deux délégués qui devaient s'entendre avec M. Féniou de Montréal.

Ce dernier, ne pouvant donner des garanties suffisantes pour la somme de \$300 que nous devons lui confier, cet argent fut déposé à la Banque d'Épargne jusqu'à ce qu'il en fut décidé autrement.

Le 19 juin dernier, votre bureau de direction nomma un comité qui devait s'instruire avec des délégués des comtés de Chateauguay et d'Huntingdon, concernant les meilleurs moyens à prendre pour faire

cette importation. Mais on ne put obtenir de réponse définitive. Cependant, on ne se découragea pas; et on délibéra encore jusqu'à ce qu'enfin il fut arrêté que M. Bougie accompagnerait M. Féniou. Il s'élevait un obstacle que le désintéressement des directeurs fit disparaître au moyen d'emprunts faits à la Banque "Ontario" et à Louis Julien, père. Malheureusement, notre délégué rencontra des difficultés en Europe; il ne put toucher le montant de la traite, faute d'identification. Ce qui prolongea son voyage, et dut augmenter les dépenses.

Nous sommes infiniment obligés envers M. Bella, le directeur si bien connu de l'école impériale d'agriculture de Grignon, qui fit si bien valoir nos intérêts et reçut si amicalement notre délégué. Il ne négligea rien pour le succès de cette importation; il alla jusqu'à faire une avance de 600 francs à M. Bougie, afin de hâter son retour.

Nous ne devons pas moins de reconnaissance à M. Perrault, dont les efforts pour l'avancement de notre société ne se ralentissent point, et qui, dans cette circonstance, nous ont été d'un grand secours. Aussi, le bureau de direction crut de son devoir de remercier ces messieurs, en leur transmettant la résolution qui témoignait de la reconnaissance, qui leur était si légitimement due.

Par suite de cette importation, on jugea à propos de retrancher l'exposition annuelle des grairs et animaux gras ainsi que le parti de labour.

Cependant nous devons à la générosité si bien connue de M. Browning, l'organisation d'un parti de labour que ce monsieur se proposait de donner aux cultivateurs du comté sous le patronage de notre société. Mais il ne put avoir lieu à cause de la longue sécheresse de l'automne dernier.

La chambre d'agriculture du Bas-Canada adressa à ce bureau, durant le cours de l'année dernière, deux circulaires: Dans l'une, elle engageait la société à fournir sa part d'échantillons à l'exposition universelle de Paris; dans l'autre, elle nous invitait à profiter des six bourses qui permettraient aux jeunes gens de suivre le cours des lectures de l'école vétérinaire de Montréal, sous sa direction. A l'assemblée du vingt-neuf octobre dernier, on autorisa le secrétaire à répondre négativement à ces deux circulaires et à alléguer d'un côté les dépenses occasionnées par l'importation d'un étalon, et de l'autre qu'on ne connaissait point dans les limites de ce comté d'é-

chantillons capables de figurer avantageusement à l'exposition de Paris.

Vous avez dû remarquer qu'il se trouve consigné dans l'état des comptes un item en recette de \$684, octroi du gouvernement présentant une diminution de 5 par cent, sur celui de l'année dernière. Cette diminution provient d'un amendement passé à la dernière session, au chapitre 32, des Statuts Répondus du Canada, concernant le bureau et les sociétés d'agriculture pour être appliqué à l'encouragement de l'enseignement agricole.

C'est avec satisfaction qu'on fait observer que l'encouragement que la société reçoit de ses membres augmente tous les ans, au point qu'elle n'a pu répondre aux demandes qu'on lui adressait l'année dernière. Les propriétés et les animaux qu'elle possède aujourd'hui lui assurent son avancement. En continuant à la patroniser, vous montrez que vous en comprenez l'importance et que le bien qui en découle, rejallit sur vous.

Travailler pour cette œuvre, c'est travailler pour vous. Seconder les efforts des directeurs, c'est augmenter votre bien-être.

Avant de terminer, nous faisons remarquer que, malgré les nombreuses difficultés et les dépenses imprévues, qu'on a été obligé de faire, les finances de notre société démontrent l'état florissant où l'ont placée votre intelligence et votre dévouement. Vous êtes sans doute orgueilleux de la société dont vous êtes les dignes membres. La somme de \$70, dont elle est débitée, loin de vous décourager doit vous animer et vous faire apprécier la bonne administration de vos affaires. Les directeurs actuels comme leurs successeurs ne cesseront de travailler pour conserver la haute opinion qu'on s'est formée de la société d'agriculture du comté de Beauharnois.

Par ordre,

G. H. BISSON, Sec.-Trés.

St. Louis de Gonzague, 22 janvier 1867.

Etat de la recette et de la dépense pour l'année finissant en janvier 1867.

Recettes.

Balance en mains au 18 janvier 1866	\$365 02
Souscription et octroi du gouvernement.....	962 00
Montant réalisé par le stock de la dite société	649 00
Loyer du terrain et des dépenses.....	20 50
De l'association agricole de Beauharnois.....	75 00

Emprunts pour l'acquisition d'un étalon..... 1169 00

Montant de la recette... \$3240 52

De la dépense.

8 Février 1866.

Prix accordés à l'exposition des grains et les dépenses s'y rattachant..... \$194 80

27 sept. 1866.

Prix accordés à l'exposition d'automne et les dépenses y relatives
 479 80 |

Entretien des animaux et programmes.....
 305 10 |

Importation de l'étalon percheron.....
 1187 95 |

Remboursement des emprunts
 969 00 |

Commissions du secrétaire, programmes et autres, souscription et Revue Agricole
 274 68 |

Balance due au secrétaire
 170 81 |

\$3411 33—\$3411 33

Genealogie de "Percheron," étalon importé par Beauharnois.

Je, soussigné, Michel Grégoire Fardouet, agriculteur et éleveur demeurant à La Beauvrière Vaillant, commune de Verrières, canton de Nocé, arrondissement de Mortagne, département de l'Orne, France; déclare avoir vendu à Monsieur Bougy, habitant du Bas-Canada, un cheval de robe grise noire appelé Sandy, né à St. Cir La Rozière, en mars 1863, d'une jument de race percheronne pure, (robe) grise pommelée, nommée percheronne, appartenant à un nommé Giot; et d'un étalon à moi appartenant, nommé Chéri, âgé de huit ans, de même race et même robe que la jument, approuvé par l'administration des haras, avec prime annuel de l'Etat, enregistré au dépôt impérial d'étalon du prix, sous le no. 105 et 5958 au no. d'ordre général.

Fait à Verrières, le 20 septembre 1866
FARDOUET.

Vu par nous, adjoint au maire de Verrières, pour légalisation de la signature de M. Fardouet ci-dessus apposée.

COLLAR.

Mairie de Verrières,

21 septembre 1866.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE ST. JEAN.



L'ASSEMBLÉE annuelle des membres de la société d'Agriculture du Comté de St. Jean a eu lieu avant hier en cette ville pour procéder à l'élection des Officiers et des Directeurs de la dite société.

Félix G. Marchand, Ecr., fut réélu président.

John Borrowdale, réélu Vice-Président.

Eug. Archambeault, réélu Secrétaire-Trésorier.

Charles Hébert, Pierre Gagnon, Léonard Dupont, George Winterbottom, Isaïe Bissonnette, Médard Déland et Jean-Bte. Dépeiteau, furent élus Directeurs.

Major Campbell, l'Hon. U. Tessier, M. Ross, M. P. P. et Félix G. Marchand, Ecr., ont été élus représentants à la Chambre d'Agriculture.

M. le président soumit ensuite le rapport suivant qui fut unanimement approuvé.

Aux Membres de la Société d'Agriculture du Comté de St. Jean

Messieurs,

Je suis heureux de constater, à la fin de cette année, que toutes les causes de dissension qui ont, pendant un certain temps, ralenti la marche de cette société, paraissent avoir complètement disparu et que la plus parfaite entente règne maintenant parmi ses membres. Les divisions locales sont mortes avec leurs causes, et les cultivateurs des différentes paroisses du comté ne connaissent plus, entre eux, qu'une honorable rivalité qui les fait désirer de se surpasser les uns les autres, tout en profitant mutuellement de leur expérience commune.

Ce beau résultat que, pour ma part, j'ai longtemps appelé de tous mes vœux, n'est pas autant dû au mérite personnel de ceux que vous avez chargés de la direction des affaires de la société, qu'à la bonne volonté et à l'unanimité avec lesquelles ses membres ont accepté les mesures de conciliation que des circonstances toutes favorables nous ont permis de leur offrir.

Grâce à cette bonne volonté, la société, sans avoir imposé le moindre sacrifice à ses membres, possède un terrain spacieux et parfaitement convenable, où tous les agriculteurs du comté seront heureux de se réunir une fois l'an pour y exposer le fruit de leurs labeurs et se communiquer mutuellement le résultat de leurs observations. Dans peu d'années et après quelques travaux conduits avec économie et bon goût, ce local pourra devenir un des sites les plus agréables et et les plus pittoresques de la ville. En at-

endant, il offre tous les avantages strictement requis pour l'usage auquel il est destiné.

Dans le but d'aplanir le sol, les Directeurs ont cru devoir faire labourer cet emplacement et le faire enclore, le printemps dernier, d'orge et de graine de mil. Par suite de cette mesure indispensable et grâce aux pluies torrentielles qui sont tombées pendant tout le mois de septembre, il a été impossible de tenir l'Exposition en dedans de l'enceinte; mais cet inconvénient ne se renouvellera plus, et le terrain, désormais nivelé et affermi par une abondante croissance de verdure, offrira tous les avantages désirables.

Quoique les opérations de la société aient été, cette année, couronnées d'un entier succès, je crois qu'il est de mon devoir de constater que les résultats satisfaisants que nous avons jusqu'à présent obtenus sont dus au zèle d'un nombre encore trop restreint des agriculteurs du comté. Les associations agricoles sont les seules institutions publiques qui soient destinées, dans notre pays, à donner de l'importance et de l'encouragement à nos industries rurales. Leur utilité est tellement incontestable que tous les cultivateurs intelligents devraient se faire un devoir de leur prêter leur concours. Cependant, j'ai le regret de dire qu'une proportion considérable des propriétaires de biens ruraux ne paraît porter aucun intérêt à ces associations et semble, pour ainsi dire, en ignorer l'existence. Il est pourtant établi que, de nos jours, l'association est devenue la condition indispensable du succès. On ne peut calculer les avantages immenses que les habitants de nos campagnes retireraient d'une organisation comme celle de nos sociétés d'agriculture s'ils voulaient en profiter pour faire prévaloir leurs droits et leurs besoins, comme cultivateurs, si souvent négligés. Espérons que les succès déjà obtenus, chez nous, et ceux que nous avons droit d'attendre de nos travaux futurs réussiront, avant longtemps, à vaincre l'indifférence de ceux qui, jusqu'à présent, se sont tenus à l'écart.

Malgré la saison défavorable et des chemins presque impassables, les membres de l'association ont dignement répondu à son appel et l'exposition tenue en septembre dernier a été, au dire de tous, un succès complet. Comme toujours, les classes bovines, ovines et porcines offraient une grande variété d'animaux de premier choix appartenant aux différentes races indigènes et importées. Les chevaux s'y trouvaient aussi très avan-

tagusement représentés et j'ai été heureux de remarquer, dans cette classe, un progrès assez sensible sur les expositions des années précédentes. C'est là un fait très important que j'aime à consigner ici. On ne peut trop s'appliquer à l'amélioration de la race des chevaux canadiens. Ils sont, sous tous les rapports, les mieux conditionnés pour nos travaux agricoles; vigoureux et légers tout à la fois, ils offrent, pour l'exploitation des fermes, des avantages qui se rencontrent rarement dans les chevaux étrangers à notre climat.

Par suite de la nécessité où s'est trouvée la société de tenir son exposition en dehors de l'enceinte de son terrain, elle n'a pu, cette fois, imposer aux visiteurs étrangers à son organisation, un prix d'entrée qui eût considérablement augmenté ses recettes; d'un autre côté, la chambre d'agriculture du Bas-Canada a retenu, cette année, sur l'octroi du gouvernement, un montant inusité, pour frais d'administration. Ces deux circonstances et la nécessité de combler le léger déficit de l'an dernier, ont occasionné, dans les comptes de la société pour l'année courante, un nouveau déficit de soixante dix-neuf piastres.

Cette somme n'est pas très élevée, mais il faudra de toute nécessité que les directeurs qui seront élus pour l'an prochain et qui n'auront pas à rencontrer les mêmes obstacles, travaillent à l'éteindre et à rétablir l'équilibre dans les finances de la société.

Pour arriver à ce résultat et pour compléter les travaux d'amélioration qui restent encore à faire sur le terrain de l'exposition, il suffira d'un peu d'économie chez les directeurs et d'un peu de bonne volonté chez les membres de l'association. Ces deux conditions, je l'espère bien, ne nous feront pas défaut.

Le peu d'instant que des occupations indispensables m'ont laissés pour préparer ce rapport ne m'ont pas permis de le rendre aussi complet que je l'aurais désiré. Je me flatte cependant qu'il suffira pour vous démontrer que la société n'a pas rétrogradé pendant l'année d'opérations que nous terminons aujourd'hui; mais qu'au contraire ses succès ont été proportionnés au concours que vous lui avez accordé,

Le tout respectueusement soumis.

F. G. MAROHAND,

Président. S. A. C. St. J.

St. Jean, 19 Déc, 1866.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

L'IMPORTATION D'ÉTALONS PERCHERONS PAR NOS SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.

IL'EST avec un bien grand plaisir que nous constatons l'initiative vigoureuse prise par nos sociétés d'agriculture dans l'importation d'étalons français destinés à régénérer notre espèce chevaline. Personne ne conteste les qualités brillantes, la rusticité, l'élan, les vives allures du cheval canadien. Au contraire, le Canada tout entier regrette sa disparition, ou plutôt sa dégénérescence à peu près complète depuis quelques années. Nos voisins nous ont dépouillé presque entièrement de tous nos beaux et bons chevaux canadiens, à tel point qu'il est impossible aujourd'hui de retrouver un échantillon de la race pure. Il ne nous reste donc plus qu'à régénérer nos chevaux en important de la Normandie des étalons semblables à ceux qui ont créé notre race canadienne aux premiers jours de la colonie. C'est ce que nous avons conseillé depuis huit années que nous rédigeons l'organe officielle de la Chambre et des sociétés d'agriculture du Bas-Canada.

Dans quelques semaines nous aurons les étalons importés qui suivent :

Percheron.—Étalon importé par la société de Beauharnois.

Percheron No. 1.—Étalon importé par la société de l'Assomption.

Percheron No. 2.—Étalon importé par la société de Verchères No. 1.

Breton.—Étalon importé par la société de Chateauguay.

Breton No. 1.—Étalon importé par M Hébert de Chateauguay.

Anglo-Normand.—Étalon importé par la société d'Huntingdon.

Ces six étalons seront suivis de plusieurs autres, nous n'en doutons pas, et la régénération de notre race chevaline sera réalisée dans quelques années. Nous n'avons pas besoin de dire que les sociétés qui auront pris l'initiative de ce mouvement auront bien mérité du pays.

Nous voyons que la société de Chateauguay ainsi que M. Hébert importent des étalons Bretons. Notre préférence est en faveur du Percheron qui est en quelque sorte un Breton amélioré. Pour l'Anglo-

Normand nous ne saurions le recommander à notre population agricole. Un croisé ne peut avoir, comme reproducteur, aucune influence sur ses descendants qui tiendront peut-être du pur sang, peut-être du Normand, mais qui n'auront pas certainement les caractères du cheval canadien.

Pour les bretons et les percherons ces deux races de chevaux paraissent avoir une origine commune et offrent, en effet, beaucoup de ressemblance; cependant on peut les distinguer facilement.

Les *chevaux bretons* sont en général de taille moyenne: leur tête est courte, carrée, osseuse, très-forte de ganache, à chaufrein droit ou quelquefois même un peu *camus*, les yeux sont vifs; l'encolure est épaisse, solide, avec une crinière bien garnie, se divisant à droite et à gauche du col; le poitrail est large, les épaules un peu minces du haut, beaucoup plus épaisses en bas; la croupe est arrondie, avalée, séparée en deux parties par une ligne longitudinale; les jambes sont nerveuses, garnies de crims épais; les jarrets sont souvent serrés, le corps court et trapu.

Ces chevaux sont généralement communs, mais excellents pour le service. Ils sont forts, vigoureux, vifs, également propres à traîner au pas et au trot. Ce sont de très-bons chevaux de poste et de diligence. On peut les employer aussi pour monter la cavalerie. On les élève, surtout dans les cantons peu éloignés des bords de la mer, dans les départements du Finistère, des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine.

Les *percherons* ont généralement plus de taille que les bretons; la tête est un peu carrée, moins forte de ganache: l'encolure est un peu moins longue, quoique encore un peu courte, et la crinière moins rude et moins épaisse. La jambe, quoique nerveuse et solide, est moins grosse que celle du cheval breton. Le percheron, en un mot, est un breton perfectionné, en vivant dès sa jeunesse dans un pays moins humide. Il y a entre lui et le cheval breton pur, la différence que nous avons signalée tout à l'heure entre le cheval cauchois et le cheval boulonnais.

Les percherons sont généralement gris, ou gris pommelé: ce sont peut-être les meilleurs de nos chevaux de poste et de diligence. C'est une race excessivement précieuse par sa force et sa légèreté. Il est peu de cheval, dans aucun autre pays de l'Europe, qui remplisse mieux sa double destination. Aussi la race percheronne a-t-elle été introduite dans un grand nombre

de nos provinces pour y remplacer les races du pays, quand celles-ci manquaient de la taille et de la force nécessaires. C'est ce qui a eu lieu, par exemple, dans le Nivernais, une partie du Berri, etc.

Maintenant les sociétés qui comprennent que leurs devoirs ne se limitent pas aux expositions annuelles et qui ont à cœur l'amélioration des chevaux de leur localité, peuvent au prix de \$1,000 se procurer d'ici à deux mois un étalon Percheron. Nous sommes en mesure de leur procurer même ces \$1,000 à 7 pour cent pour un an, à condition que le montant soit affecté à cette importation. Nos arrangements avec M. Hébert, l'envoyé de la société de Chateauguay, nous assurent un excellent choix et un transport sûr jusqu'à Montréal. Ce sont donc des circonstances exceptionnelles, dont nous engageons nos sociétés d'agriculture à profiter.

MACHINE A BRAYER LE LIN ET LE CHANVRE.



G. Joly, écuyer, avocat, membre du parlement provincial pour le comté de Lotbinière et président de la société d'agriculture de ce comté, vient d'établir à la Grande Rivière Duchêne, en la paroisse de Ste. Emilie, comté de Lotbinière, une machine à brayer le lin et le chanvre. Cette machine a été mise en opération, le trois du courant, et fonctionne très bien. Les généreux sacrifices que M. Joly a faits dans l'intérêt de l'agriculture, pour obtenir un établissement de ce genre, le seul qui existe actuellement dans le district de Québec, et dont le comté de Lotbinière peut se glorifier, ont été couronnés d'un plein succès. La filasse préparée par cette machine est, on ne peut plus belle, douce et très bien conditionnée.

COURS D'AGRICULTURE THEORIQUE ET PRACTIQUE.



NOUS avons accepté la chaire d'Agriculture de l'École Normale Jacques Cartier et commencé le cours théorique et pratique dont nous donnons plus bas le programme. Nous savons la responsabilité que nous assumons, mais nous n'ignorons pas non plus l'importance de répandre dans notre pays les connaissances spéciales que nous avons pu acquérir nous-même en suivant, pendant quatre années, les leçons des professeurs les plus renommés de l'ancien monde. Sans doute nos cours ne

se seront qu'un pâle reflet, qu'un résumé bien succinct de ce que nous avons entendu ; cependant la connaissance des faits recueillis par nous et répétés par nos élèves, les futurs instituteurs de nos populations rurales, devra influer considérablement sur le progrès agricole de notre pays. En créant ainsi autant de centres d'enseignement que possible, nous réussissons à généraliser les saines notions d'agriculture dont nous avons tant besoin. Tel est notre but, et nous comptons sur notre travail et notre énergie pour le réaliser.

Nous commencerons, dans notre prochaine Revue, la publication des notes prises au cours par les élèves. Nos lecteurs peuvent donc juger par eux-mêmes de l'enseignement que nous donnons. Cet enseignement sera pratique, en ce que nous visiterons les cultures et les batiments de ferme des agriculteurs les plus renommés du voisinage de Montréal. M. Evans a bien voulu aussi mettre à notre disposition sa magnifique collection d'instruments aratoires. Enfin le jardin du gouvernement, situé près de l'École, permettra quelques espérances sur la culture et le développement des plantes.

Dans un numéro récent, "La Gazette des Campagnes" ignorait l'existence de ce cours ; nous espérons qu'elle n'aura que des félicitations à donner à la direction de l'école Normale Jacques Cartier, pour avoir sitôt dissipé tout doute à ce sujet. Nous apprenons avec plaisir que le Collège de l'Assomption se prépare à commencer les cours de son Ecole d'agriculture au mois de septembre prochain. Les constructions s'élèvent et tout le matériel nécessaire à la démonstration sera bientôt réuni. L'enseignement agricole marche donc toujours vers sa réalisation la plus complète. Maintenant que nos écoles d'agriculture sont plus généreusement subventionnées par l'Etat, nous devons espérer qu'elles enverront dans les écoles spéciales agricoles et vétérinaires européennes, les jeunes hommes chargés d'enseigner plus tard à leurs élèves en Canada. C'est le seul moyen de donner à l'enseignement agricole de notre pays, ce caractère d'autorité qui distingue les écoles européennes. Nos collèges et nos universités agissent ainsi depuis de longues années ; pourquoi nos écoles spéciales d'agriculture ne suivraient-elles pas un aussi bon exemple ?

Voici notre programme.

AGRONOMIE.

1.—Agents naturels de la végétation.

Lumière, chaleur, électricité, air atmosphérique, eau et vapeurs.

2.—Sols arables.

Formation et qualités physiques des sols. classification et composition chimique des sols.

3.—Amendements et engrais minéraux.

Argiles, carbonates de chaux, marnes et sables de mer, chaux, application de la chaux à la culture.

4.—Plâtre.

Application du plâtre à l'agriculture, phosphate de chaux, cendres de bois et de tourbe, sels solubles.

5.—Engrais organiques—Irrigations.

Tableau des équivalents des principaux engrais, engrais désinfectés et conservation des fumiers, irrigations par les eaux naturelles et chargées d'engrais, vidange, désinfection dans les villes et dans les campagnes.

6.—Dessèchement, assainissement ou drainage.

Pose des tubes de drainage, du drainage en Angleterre et en Canada. Conditions favorables au drainage.

7, 8, 9.—Ustensiles aratoires propres à la grande culture.

Labours, charrues, scarificateurs, houes et butteurs à cheval, ustensils des binages et buttages à bras, herbes, rouleaux, semoirs à brouette et à cheval.

10.—Ustensils propres aux récoltes.

Ustensils propres au fauchage, machines à faucher et à moissonner, rateaux à cheval, moyettes et bâtis des meules.

11.—Ustensils propres à l'extraction et à la conservation des produits.

Procédés, outils et machines à extraire les grains, ustensils et machines à nettoyer les céréales, silos et greniers à conserver les grains, machines de transport.

BOTANIQUE ET PHYSIOLOGIE VEGETALE.

12.—De la nutrition et des organes qui l'accomplissent.

Racine, tige, anatomie végétale, structure de l'écorce, structure des couches ligneuses, feuilles.

13.—Phénomènes de la nutrition.

Sève, circulation de la sève, transpiration, excréments, respiration, origine des éléments constituants des végétaux, oxygène, hydrogène, carbone, azote.

14.—De la composition chimique des végétaux.

Cellulose, amidon, diastase, dextrine, sucre de canne, produits azotés.

15.—De la reproduction et des organes chargés de l'accomplir.

Fleur en général, calice, corolle, étamines et pistil, phénomènes de la fécondation graine et ambrion, germination.

CULTURES SPECIALES.**16.—Des cultures spéciales.**

Plantes alimentaires, des céréales en général, produit annuel des céréales en Canada, maladies des céréales, rouille, charbon, carie, ergot, des insectes qui ravagent les grains.

17.—Des froments.

Espèces et variétés, choix et préparation du terrain, de la place du froment dans les assolements, fumure du terrain, semailles et soins de culture, récolte et produits.

18.—Du seigle.

Variétés, nature et préparation du terrain, ensemencement et culture, récolte, produits.

De l'orge.

Variétés, nature et préparation du terrain, ensemencement et culture, récolte et produits.

19.—De l'avoine.

Variétés, nature et préparation du terrain, place de l'avoine dans les assolements, semaille et culture, récolte et produits, parallèle de l'avoine et de l'orge, usage de l'avoine.

20.—Du maïs ou ble-d'inde.

Variétés, nature et préparation du terrain, semailles et choix de la semence, soins de culture, place du maïs dans les assolements, récolte et produits, usages du maïs.

Du sarrasin.

Nature et préparation du terrain, semailles et culture.

21.—Des prairies naturelles.

Division des plantes fourragères, diverses espèces de prairies naturelles, soins à donner aux prairies, produits des prairies, phénomènes de l'alternance dans les plantes des prairies.

22.—Conversion des prairies naturelles en champs arables.

Conditions nécessaires pour convertir une prairie en terre arable, travaux à exécuter, culture d'un champ succédant à une prairie.

Conversion des champs en prairies permanentes.

Avantages des prairies permanentes, travaux à exécuter pour convertir un champ en prairie permanente, composition de la semence à employer.

23.—Des prairies artificielles.

Avantages des prairies artificielles, plantes pouvant former les prairies artificielles, tableau des principales plantes fourragères, culture des plantes fourragères.

24.—Graminées cultivées comme fourrages.

Fléole des prés ou thimothy, ray-grass, seigle, orge, avoine, maïs.

25.—Legumineuses cultivées en grand pour fourrages.

Des luzernes, nature et préparation du terrain, ensemencement, récolte, soins après la récolte, sainfoin, trèfle incarnat.

Des trèfles.

Trèfle rouge, variétés, choix et préparation du terrain, place du trèfle dans l'assolement, soins à donner au trèfle, récolte et produits, trèfle blanc ou de Hollande.

26.—Des Pois.

Variétés, choix et préparation du terrain, soins de culture, récolte et produits.

Des vesces et lentilles.

Variétés, choix et préparation du terrain, place de la vesce dans les assolements, récolte.

Des Fèves.

Variétés, nature et préparation du terrain, semailles et mode de culture, récoltes et produits, rendements.

27.—Cruicifères cultivées en grand pour fourrages.

Diverses espèces de choux, choix et préparation du terrain, semailles et soins de culture, récoltes, produits, moyens de conservation, usages.

Des navets.

Variétés, nature du terrain, préparation, culture, récolte et conservation.

28.—Plantes à racines fourragères.

De la pomme de terre, variétés, choix du terrain, préparation et fumier, plantation, soins d'entretien, récolte et conservation, usages.

De la betterave.

Variétés, choix et préparation du terrain, ensemencement et plantation, culture et récolte, produit, conservation et usages.

29.—De la carotte.

Variétés, terrain, ensemencement, culture, récolte, conservation et usages.

Du topinambour.

Nature et préparation du terrain, plantation et soins de culture, composition et usages, rendement, panais.

Des plantes oleifères et tinctoriales.

Colza, navette, pavot, ricin, garance, gaude, safran, pastel, carthame, tournesol, sumac.

30.—Du lin.

Variétés, nature et préparation du ter-

rain, choix de la semence, culture, récolte, rouissage, préparation de la filasse, produits et rendement.

Du chanvre.

Choix et préparation du terrain, choix de la graine et ensemencement, soins de culture, récoltes et produits.

. 31.—Du tabac.

Variétés, préparation du terrain et fumure, ensemencement et plantation, soins de culture, récolte des feuilles, place du tabac dans la rotation, produit et rendement.

Du houblon.

Variétés, nature et préparation du terrain, modes de plantation, soins de culture, récolte, séchage, rendements, produits.

32.—Préparation des semences par immersion.

Pralinage des grains par immersion, pralinage des grains, engrais dits concentrés.

ECONOMIE DU BETAIL.

33.—Examen des qualités qu'on doit rechercher dans le bétail.

Taille, forme, constitution, promptitude de la croissance, aptitude à la reproduction, qualité de la viande.

34.—Principes généraux de l'amélioration des races.

Accouplement dans la même famille ou reproduction par consanguinité, perfectionnement des races qu'on veut améliorer ou reproduction par sélection, amélioration des races différentes ou reproduction par croisement.

35.—Alimentation, élevage, engraissement en général.

Considérations générales sur l'alimentation animale, tableau de la quantité des principes nutritifs des aliments végétaux, équivalents des matières grasses, influence des matières sucrées et salées ajoutées aux rations des bestiaux, volume des rations.

36.—Des principales races de chevaux de selle.

Des races chevalines en général, races Arabes, races Anglaises.

Des principales races de chevaux de trait.

Races Anglaises, races Françaises.

37.—Des moyens de reconnaître l'âge dans l'espèce du cheval.

38.—De la multiplication dans l'espèce chevaline.

Âge des reproducteurs, du choix des reproducteurs, signes de la chaleur, saillie, conception et gestation, parturition et allaitement.

39.—Alimentation des chevaux.

De l'âne et du mulet.

40.—Des différentes races bovines.

Races bovines en général, races bovines étrangères, races Anglaises, races Françaises, races Hollandaises, races Suisses.

41.—Des moyens de reconnaître l'âge des bêtes bovines.

Des avantages des bêtes bovines précoces.

42.—Multiplication des bêtes bovines.

De l'âge auquel les bêtes bovines peuvent s'accoupler, des signes de la chaleur, de la saillie, de la conception et de la gestation, du part et des soins que la vache réclame avant, pendant et après cette fonction, allaitement et lactation, de l'élève des veaux.

43.—De l'amélioration des races bovines.

Perfectionnement de nos races bovines par elles-mêmes, perfectionnement de nos races par des croisements avec les races étrangères.

44.—Des vaches laitières.

Caractères d'une bonne vache laitière, signes fournis par les organes chargés de la sécrétion du lait, signes fournis par la conformation générale et par les organes de la digestion et de la respiration.

45.—Méthode Guenon pour reconnaître les qualités lactifères des vaches.—Des soins qu'exigent les vaches laitières.

Soins de propreté, bon traitement, castration.

46.—Du travail chez les bêtes bovines.

Vaches de travail, bœufs de travail, de l'âge auquel on peut faire travailler les bœufs, attelage et ferrage des bœufs, nourriture des bœufs de labour.

47.—Engraissement des bêtes bovines.

Caractères du bœuf d'engrais, localités favorables à l'engraisement des bœufs, engraissement à l'étable, engraissement dans les prairies naturelles, indications des morceaux du bœuf de boucherie qui constituent les viandes de première, de deuxième et de troisième qualité.

48.—Alimentation et produits des vaches laitières.

Produits des bonnes vaches laitières, rations des vaches laitières, comparaison entre les produits du bœuf à l'engrais et de la vache laitière, avantages des vaches laitières sur les vaches à l'engrais.

49.—Laiterie.—Composition et qualités du lait.

Dispositions générales, ustensils nécessaires dans une laiterie, composition du lait, pressure, fermentation alcoolique, moyens d'apprécier les qualités du lait, variation.

dan^s le rendement et les qualités du lait, tenue d'une laiterie, conservation et expédition du lait.

50.—Préparation et conservation du beurre.

Ecremage, extraction du beurre, épuration du beurre, conservation du beurre frais, qualités des beurres, rendement du lait en crème et en beurre.

51.—Préparation et conservation des divers fromages.

Fromage à la crème, fromage de Gruyère, fruiteries ou associations pour fabriquer les fromages cuits, fromages de Hollande, fromages de Chester, de Gloucester et de Stilton, altérations des fromages et moyens de conservation.

52.—Races ovines en general.

Races ovines étrangères, races à laine courte.

53.—Croisement de nos races par les races Anglaises.

Leicester, Cotswold, Southdown.

54.—Des moyens de reconnaître l'âge dans les betes ovines.

54.—De la multiplication des betes ovines.

De l'âge des reproducteurs, signes de la chaleur et monte, conception et gestation, agnelage, allaitement et lactation, élève des agneaux, castration.

55.—Formation d'un troupeau et soins qu'il exige.

De la bergerie, du berger, des produits du troupeau.

De l'amélioration des races ovines.

Méthode du metissage, méthode de progression, nourriture et engraissement des moutons.

56.—De l'espece porcine en general.

Des diverses races porcines, des moyens de reconnaître l'âge des bêtes porcines.

De la multiplication des betes porcines.

Age des reproducteurs, signes de la chaleur, saillie, gestation, du part et des soins à donner à la truie pendant cette époque, soins à donner à la truie et aux petits porcelets après la parturition, soins à donner aux pores adultes.

57.—Elevage et Engraissement des cochons.

Qualités des viandes et des suifs.

Viande des animaux malades ou forcés à la marche, altération des viandes cuites et des viandes crues.

58.—Du coq et de la poule.

Des oiseaux de basse-cour en général, variétés, nourriture des poules, pondaison, incubation ou couvaion, soins à donner aux jeunes poulets, engraissement de la volaille,

conservation des œufs, maladies des poules et autres volaillés.

59.—Du Dindon.

Pondaison et incubation, engraissement des dindonneaux, engraissement du dindon.

De l'Oie, du Canard, du Figeon.

ECONOMIE RURALE.

60.—Du domaine à exploiter.

Situation du domaine, sa composition, son étendue, nature et qualité du sol, facilités des voies de communication.

61.—Du capital nécessaire à l'exploitation du domaine.

Du capital roulant, capital mobilier, instruments aratoires, bétail.

62.—Des agents de l'exploitation.

Du propriétaire, du fermier, du métayer.

Des divers systemes de culture.

Système des gralais, système des pâtures et des bestiaux, systèmes mixtes, alternance.

63.—Considerations generales sur les assolements.

Du choix des plantes à cultiver, de la rotation ou de l'ordre dans lequel les plantes doivent se succéder, plantes améliorant le sol, plantes appauvrissant le sol, plantes épuisant le sol.

64.—Appreciation du merite d'un assolement.

Division et exemples des principales espèces d'assolements, assolement triennal, assolements alternes, assolement de quatre ans, assolement de cinq ans, assolement de six ans, assolement de sept ans, assolement de huit ans.

65.—Du systeme de culture à adopter.

FABRICATION DE SUCRE DE BETTERAVE A MONTREAL.

 OUS avons l'extrême plaisir d'informer nos lecteurs de cette importante nouvelle. Dans quelques mois nous espérons pouvoir commencer une étendue de betteraves assez considérable pour assurer la fabrication du sucre à Montréal, dès l'automne prochain. Après un grand nombre de démarches pour créer cette nouvelle industrie dans notre pays, nous sommes arrivés au succès. Nous ne saurions exagérer toute l'importance de cette fabrication laquelle l'agriculture européenne doit en grande partie sa richesse. Déjà nous sommes chargés de l'achat de 1,000 tonneaux de betteraves au prix de \$4 par tonneau de 2,000 livres. Dans notre prochain numéro, nous

espérons pouvoir annoncer la liste des agriculteurs qui ont contracté avec nous pour

la production de cette quantité de betteraves.

L'AGRICULTURE POPULAIRE PAR BUJAUULT.

DES PRAIRIES.

BUJAUULT tu commences à mettre au pâturage, n'y laisse ton bétail, les premiers jours qu'une heure le matin, une heure le soir. Donne de la paille la nuit et au milieu du jour.

Quand tu distribues à l'étable, mélange avec de la paille, pendant dix jours. J'ai lu ce article sous l'ormeau du village. Le vieil Abraham a dit: Bien, maître Jacques, utile en tout temps, nécessaire aujourd'hui qu'il y a peu de foin.—Jeunes gens (car je ne vois plus d'anciens sur la terre), écoutez mes paraboles: le plus difficile n'est pas de faire des enfants, c'est de les nourrir..... Il est encore aisé d'avoir du bétail, mais il faut qu'il vive..... On ne l'envoie pas chercher son pain de porte en porte; il est attaché, criant, souffrant et mourant..... Si la grange est vide à la fin de l'hiver, la famine est sur les bêtes..... Qui soigne son bétail soigne sa bourse, et qui ne le nourrit pas se ruine..... Michel, Antoine et Pierrot, attention, fainçants et lambins! Si votre bétail périt, c'est votre faute; je l'affiche aux quatre coins du village.

Le papier manque et c'est un malheur, mes amis; l'article des prairies n'est pas fini, et je n'ai rien dit du plâtre et du bétail..... Que voulez-vous? On ne veut pas augmenter le journal; on dit que vous le laisseriez s'il coûtait deux sous de plus: ça n'est peut-être pas vrai.

Pourtant il faut que vous en achetiez plus d'un; ce n'est pas pour aujourd'hui que j'écris, c'est pour toujours; ce n'est pas pour vous seuls, c'est pour vos enfants. Au bout de 5 à 6 ans vous aurez toute l'agriculture; que ferez-vous de la fin, si vous n'avez pas le commencement? Dans dix ans ce petit livre vaudra dix fois plus qu'aujourd'hui.—Achetez-en pour vous et pour vos enfants, mettez-les dans le coffre et lisez-les l'hiver à la veillée.

Allons, jeunes gens, c'est en vous que j'ai mis ma confiance, ne la trompez pas, du courage. Vous serez cultivateurs, vous vous marierez, vous aurez des enfants. Je suis votre ami, n'en doutez pas: je veux vous apprendre à vivre à l'aise, en travail-

lant, et vous achèterez la maisonnette, le petit jardin et la boisselée.

Mais lisez souvent et n'oubliez pas les leçons de maître Jacques et les paraboles du père Abraham; copiez sur un cahier ce qui vous paraîtra bon, et vous aurez un petit livre d'agriculture.

DU TREFLE BLANC.

BON pour les terres humides.—Excellent de toutes façons, en vert comme en sec.—On le sème contre l'autre, un petit peu moins de graines, et voilà tout.

Ecoutez, dit Franck, M. Routinet a les épervins, il frappe du pied comme le cheval qui voit le picotin.—Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, chacun veut parler à sa façon..... Oui, dit le Sempiternel, je sue en mon harnais, je bous en mon pourpoint.—Je ne veux point de prés, ne faites point de prés d'aucunes couleurs, d'aucunes façons.—Le premier qui en fera, avec moi grande affaire aura.

Franck, je crois que c'est une parabole.. Ça m'en a tout l'air..... Mon ami, je suis plus fin que je ne croyais..... Plus sot que vous, n'est pas bête.

Le foin donne de la peine à faucher, continue l'Hurlubreiu, bétail peine à le soigner, fumier peine à le mener..... Farine peine à boullanger, dit le petit, argent peine à le gagner..... Bien, bien s'écrie le Sempiternel, point de prés! jamais de prés! Ne faites pas de prés! Toute la routine est là.—M'entendez-vous?—Me comprenez-vous? Très-bien, répond tout le monde..... A présent, conte ton conte, maître Jacques, je te rive le clou.

DES PRAIRIES ANGLAISES.

TIERRE Labombe, dit le père Abraham, dis-nous comment on fait les prairies anglaises..... Mille canons de bataille! je le veux, mon ancien.

—Donc je suis parti à 18 ans, et trimé dans l'Italie, à l'Egypte, en Allemagne, à la Russie, et dans le Waterloo, où que j'ai attrapé—mitraille d'enfer!—800 francs de pension, le tiers d'un bras de moins et le ruban que j'avais.....—Voilà, mon ancien.

Je te demande les prairies anglaises, mon ami, je le sais, je sais.—Canonnade, fusillade du diable dès le point du jour.—Par le flanc droit,—baïonnettes en avant, au pas de charge, le 35e au centre, moi, premier grenadier,—et flon !—flon !—flon !—les Russes enfoncés.—C'est la bataille d'Austerlitz, mon ancien.

Ce n'est pas ce que je te demande.

Les prairies anglaises, n'est-ce pas ? M'y voilà.—Sur la gauche en bataille ! Turcs, Arabes, Mamelouks,—pas de chrétiens, saprenon ! Une nuée, quoi ? vingt contre un.—Bataillon carré.—Mêlée de canons, mêlée de mitraille, mêlée d'enfer !—Coups de fusils, coups de sabre, coups de baïonnette.—À droite, à gauche, en avant.—Ils fuient dans le désert, hors 31 mille qui ont descendu la garde.—C'est la grande bataille d'Égypte, mon ancien.—Il fait le salut militaire, et s'en va.

Le père Abraham y renonce ; Franck prend la parole et dit : Pierre Labombe s'est embarqué, le vaisseau coulé bas dans un combat, lui, sauvé, pêché, prisonnier en Angleterre, reconnu par un colonel qui lui dut la vie dans une bataille, il va chez le père et sème, dans 16 mois, deux fois des prairies.

Je vais lire ce qu'il envoyait dans le temps au village :—La terre bien préparée, fine et bien hersée, on mêle ensemble 5 livres de raigrass, 1 demi-livre de trèfle ordinaire, autant de trèfle blanc, 6 livres de mile ;—voilà pour 2 arpents.

On sème au printemps moitié en long, moitié en large, on herse légèrement.

De suite on sème encore quatre sacs de graines de foin naturel, provenant des prés hauts ou des meilleurs de la ferme, et l'on couvre par un coup de herse de branches et d'épines.

On ramasse cette graine, chaque jour, dans le fenil, à la grange, au pied du tas. Tes quatre sacs contiennent à peine six livres de graines nettes. En Angleterre, tous les aubergistes vendent des graines de foin ; partout on les ramasse avec soin.

L'année suivante, on laisse mûrir ; une partie des graines tombe et améliore la prairie. On bat le foin, et l'on a de quoi semer un autre pré. Néanmoins on ajoute les graines qui n'ont pas mûri, celles trop mûres et qui seraient tombées en totalité, ainsi qu'un ou deux sacs de graines de foin.

Cette prairie dure 8 à 10 ans ; on fauche la première herbe, on fait pâturer les regains.

C'est ça, petit tambour, dit Labombe.—

Artillerie volante en avant ! il n'y a pas de meilleur fourrage.—Feu de bataillon, mille baïonnettes ! il n'y a pas de meilleurs prés Bah ! bah ! dit M. Routinet, encore une bêtise, tout ça ne vaut rien..... Carcasse de vieux caisson ! nom d'un escadron ! répond le vieux grenadier, Pierre Labombe est donc un blagueur, et tu le dis devant le régiment ?—Vadeboncœur, passe-lui ton sabre ; nous verrons qui signera la feuille de route ou donnera le billet d'hôpital.

Franck prend le grand sabre de cavalerie à deux mains.—Avance, dit-il, c'est à moi que tu as affaire..... Laisse-donc, petit tambour-major..... M. Routinet est mon ami, et tu lui cherches querelle ? Volée de mitraille et de biscapiens ! c'est lui qui m'attaque... Non, du tout. Il dit que ces prés ne valent rien ; cela regarde William de Kilolar, en Cumberland... Feu de file et de deux rangs ! Je lui écriis ; il me répondra, j'en suis sûr ; entre nous il y a fusillade d'amitiés.

Voilà, disent les maîtres gens du conseil, des prairies excellentes.—Rien n'est bon comme un fourrage mêlé.—C'est principalement à nos terres fortes et humides qu'elles conviennent.—Mais c'est aux propriétaires à commencer, à donner exemple. Ces prairies doivent changer un jour l'agriculture de ces pays, et, sans elle on ne voit aucuns moyens d'amélioration.

Les vieux prés qui ne donnent rien doivent être convertis en prairies anglaises, après trois à quatre ans de labours et de productions.

DU PLÂTRE.

 PRES les prés vient le plâtre ; l'un ne va pas sans l'autre.—Le plâtre est une fortune ; point de mauvaises terres où il agit.—Un bon pré d'abord, ensuite du froment, que voulez-vous de plus.

Ne repoussez pas les bienfaits de la providence, s'écrie le père Abraham.—Tout ce qu'on débite contre le plâtre, depuis trente ans, est méchanceté, ignorance ou sottise.

Agit-il partout ?

Non, mes amis.—Chez nous, dans les terres argileuses, humides, froides, venteuses et sauvages, les uns disent *oui*, les autres *non*.—Il faut l'essayer partout (il est fort capricieux.—On ne doit plâtrer qu'une portion du chaup : l'essayer particulièrement sur les vesces, noires ou blanches, d'automne et de printemps.

Dans les étés secs, il n'agit que la seconde année.

Sur les terres calcaires, où l'on trouve la pierre à chaux, le plâtre fait des miracles. — Il vaud mieux que le fumier qui fait pousser l'herbe et tue la plante.

On croirait qu'un pré plâtré est chaque jour arrosé, dit Franck. — Celui qui a terre à plâtre et ne fait pas de près ne récoltera ni foin, ni blés.

Les prairies doivent changer l'agriculture de nos bocages, dit maître Charles, le plâtre changera l'agriculture des plaines. On aura du fourrage partout; partout aussi des bestiaux, des fumiers et du grain.

Que peut-on plâtrer ?

Le trèfle ordinaire, le trèfle blanc, le trèfle incarnat, les trèfles sauvages, les vesces blanches et noires, d'automne et de printemps, les pois, les fèves, les haricots, les entilles.

Y a-t-il du trèfle sauvage dans un pré naturel ? Plâtrez-en une partie et vous verrez. — Mais ne plâtrez pas le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, l'herbe naturelle; c'est de l'argent perdu.

De la quantité qu'il faut repandre.

Le plâtre cru agit comme le plâtre cuit; ne dépensons pas de bois pour le brûler. — On le fait moudre au moulin à blé, après l'avoir cassé avec une masse. — On le pile chez soi à la manière des plâtriers: un homme en pile cinq à six cents par jour; c'est un ouvrage d'hiver. — Mais quand on l'a cassé et pilé sous la pierre roulante du plâtrier, on le tamise légèrement à un crible très-fin et on repile les gruaux.

On répand deux cents livres de plâtres par arpent.

Quand et comment on sème le plâtre.

La prévoyance est la première qualité du fermier. — Achète ton plâtre l'été pour le printemps; tu le paieras un tiers ou moitié moins. Le premier épargné est le premier gagné. Tu le piles l'hiver.

En avril, quand la plante couvre la terre, et qu'elle a trois doigts de hauteur, c'est le moment de plâtrer. — Mais la condition essentielle, absolue et nécessaire, c'est que la terre soit mouillée, humide ou très-fraîche. — Avance ou retarde; mais ne plâtre pas sur une terre sèche.

Le plâtre se sème comme le blé. On le répand ordinairement le matin à la rosée, par un brouillard. — Souvent tu pourrais semer tout le jour — 100 livres de plâtre donnent un millier de foin, dans un pré bien garni.

Mon ancien, je demande à tirer un coup de canon... Je le veux, Pierre Labombe; mais

de bataille... Tonnerre d'avant-garde! En Angleterre, le plâtre ne fait rien, et l'Anglais s'arrache les cheveux. — Cavalerie au galop, chargez cuirassiers! En Allemagne, le plâtre fait feu de file et bien nourri, et le peuple dit: sans le plâtre et la pomme de terre, il faudrait abandonner nos terres.

Essayer du plâtre partout, dit maître Charles, ne plâtrez qu'une portion du champ, afin que le peuple juge. — Fiez-vous à ce vieillard de 106 ans, à maître Jacques, à nous tous membres du conseil. — Nous sommes cultivateurs comme vous, nous travaillons, nous écrivons pour nos amis. Achetez, lisez, suivez le journal.

C'est par trop fort, dit M. Routinet. — Je me fâche tout de bon. — Des près, du plâtre, du bétail et du fumier: a-t-on jamais vu chose pareille? On veut changer les anciens usages, j'en suis sûr. — Le journal est inventé d'enfer. — Y a-t-il un ancien qui ait vu un ancien, qui tenait d'un ancien qu'on faisait anciennement un journal du cultivateur. — Non, jamais du grand jamais, Maître Jacques a fourré ça dans sa vieille caboche. — Il fait des bêtises.

Pour assaisonner la sauce, et donner couleur au rôti, je vois 50 à 60 cultivateurs qui fabriquent avec lui pour tromper le monde. — De quoi s'avisent-ils? C'est abominable. — Mes amis, ne les croyez pas; ce sont des imbéciles.

Halte-là! dit Franck, je me fâche aussi; je tuerais un mercier pour un peigne, un âne pour son licou. — On ne connaît le bon vin aux cercles. — L'habit ne fait pas le moine. — La poule noire pond un œuf blanc, et grand chapeau de paysan couvre bonne tête et jugement. — Apprenez ça... C'est, vrai, mon petit, s'il suit la routine; autrement, non. — Que font-ils? Ils l'étrillent à contre-poil et jusqu'au sang; sans moi, la bête en crèverait. — A cela que répons-tu? .. Vraiment, je ne dis non; mais crois que c'est bon... C'est mauvais et très-mauvais, je ne le souffrirai pas.

M. ROUTINET.

TOUT le monde arrivé, comme de coutume, on vit M. Routinet, empressé comme une poule qui n'a qu'un poulet, allant, venant, se carrant, habillé tout à neuf.

Messieurs et mesdames, dit-il, vous avez mon beau portrait; chacun peut voir ma belle dégaîne, — ça fera de l'effet.

Mais je veux couler à fond et mettre en marmelade le journal du grand conseil. — J'en fais un aujourd'hui. — Franck en es-

tu?... Oui vraiment, je suis de tous les jours... Comment le nommerons-nous?... L'enfant n'est facile à baptiser, dit le petit.

Il réfléchit; — Bien, c'est ça; qu'en dites-vous?

LA ROUTINE DES ROUTINES,

On le Grand Routinier d'Hurlubrelu.



ERVEILLE sur merveille, s'écrie

M. Routinet, viens que je t'embrasse.—Je commence :

Vous croyez peut-être que je viens d'un œuf de canne, pondu l'autre jour? Eh bien! il y a eu 745 grands pères depuis Routinet Jean-Potage, premier du nom, jusqu'à Routinet l'Hurlubrelu, qui est moi.—Je suis une échelle de 745 échelons; ça monte un petit haut, j'espère.

Routinet Jean-Potage, grand brasseur de soupe, écumeur de pot, avaleur de frot-cot, eut quatre enfants.

Routinet Pied-de-Cochon, c'est de lui que viennent les gourmands.

C'est vrai, dirent Rifaadouille, Taille-boudin et Jamaisou, nous savons ça.

Routinet la Barrique... c'est mon grand père, dit Boisansoif.

Routinet le Manchot: non qu'il eût un bras de moins; mais il avait un poil dans la main, et ne travaillait.

Nous avons le poil, crie aussitôt Jacques Lambin, Pierre Peaulâche et Jean Baillau; nous avons le poil. C'est le grand père.

Puis enfin, Routinet l'Enflé!... C'est de lui que vous venez, dit Franck... Précisément, ainsi que les routiniers en culture... Vous êtes donc le grand cousin des gens qui font venir tout à rien, orient contre la terre, n'en trouvent de bonnes, et rendent les bonnes chétives...

Tu l'as dit, bel esprit.

Et nous, demande Paf-Paf, d'où venons-nous donc?... d'une autre branche, mon garçon de Routinet l'Avaletout, homme de grandes qualités; il mangeait tant qu'il avait, guères ne travaillait, beaucoup buvait, souvent tapageait, et n'avait ni son ni maille au gousset... C'est bien là le grand père, répond Paf-Paf; je le connais à ses petits enfans.

La v'la, la v'la, s'écrie M. Routinet, la grande et belle famille! Celle des 550 mille cousins.

Alons, Jadis, fais ton beau discours sur la routine... Messieurs et mesdames, si vous n'en êtes contents, ce ne sera ma faute, je l'ai travaillé, défriché, labouré, bêché, biné, pioché pendant dix ans.

Jadis.—Dix mille ans avant que le monde... Parle plus haut, dit M. Routinet.

Jadis, criant comme un voleur:—Dix mille ans avant que le monde fût fait, la routine existait. N'y avait personne sur la terre, et tout le monde vivait à l'aise. On ne voyait ni poëlon, ni poêle, ni fritonnet.

On faisait, dit Franck, la fricassée dans son bonnet. Jadis.—N'y avait ni blé ni moulin, ni farine ni pain; comment vivait-on?

Franck.—On mangeait une de ses mains, on gardait l'autre pour demain.

Jadis.—On vivait comme on pouvait. A la fin, il vint un homme, qui eut faim, voulut manger.

Franck.—C'est juste... Quand il naît un petit bonhomme, il lui faut du pain, des pommes.

Jadis.—Il se mit à gratter la terre, mais au bout de deux jours, il avait les ongles rognés, les doigts écorchés. Il réfléchit pendant trois semaines, qu'inventa-t-il?

Il inventa les mitaines, dit Franck.

Ce n'est pas ça, répond M. Routinet. Marche, mon ami.

Jadis, qui était à bout de ses flûtes, marchait, allait, venait, faisant le moulinet, et rien ne disait... Que fais-tu, demande M. Routinet? Je fais ce que vous me dites, je marche.

Ecoutez, écoutez les proverbes, dit M. M. Routinet.

Franck... Qui mal enfourne fait ses pains cornus... Besogne bien commencée est moitié faite.

Superbe dit M. Routinet.

Franck... La vigne et le poirier, la fille et le pêcheur, sont difficiles à garder.—A petite occasion, le loup prend le mouton.

Pas trop mal, mon ami.

Le premier qui mit de l'eau dans son vin fut un grand homme de bien.

Mais celui qui en fera mettre à nos paysans sera cinq cents fois plus grand.—Sur la table, au cabaret, mettez la bouteille et le potet.

M. Routinet fait la grimace.

Franck... Quand le soleil est couché, toutes les bêtes sont à l'ombre, et quand le vin est à trois sous les ivrognes sont en nombre.

N'y a rien qui fasse des cousins comme une bouteille de vin... Les ivrognes cherchent leur parenté au-delà de Mathieu Salé.

A mesure que le vin entre, la raison sort, et petit à petit l'ivrogne s'endort.

Comment, maudit drôle, s'écrie M. Routinet, tu prêches contre les ivrognes?... Je ne savais pas: je ne dirai rien... Parle, mon ami, mais d'autre chose. Tu es maître sur le reste.

Franck... Qui boit en mangeant la soupe, quand il est mort n'y voit goutte.—Celui qui dort en chien écoute d'un oreille et ne voit rien.

Comme c'est beau, dit M. Routinet.

Franck... Le peuple et les enfants aiment le bruit, et celui qui a de bonnes dents aime le pain cuit.—Quand les chats ont des mitaines, les souris dansent la pretintaine.

Arrête, dit M. Routinet, viens que je t'embrasse...

Dis maintenant tout ce que tu voudras, je ne me fâcherai.

Franck.—Sans les gens qui cultivent bien, tout le monde chercherait son pain.—Et celui qui cultive mal son champ fait grand tort aux pauvres geus.—Le fainéant et le joueur, l'ivrogne et le mauvais cultivateur, sont bêtes de même valeur.—Le routinier bat le buisson, le bon cultivateur prend l'oïsson.—Ouvre la bouche pour parler, fourre-toi dans l'eau pour te moullier, suis la routine pour te ruiner.

BELLE MANIÈRE DE FAIRE CUIRE LES POMMES DE TERRE.

E parlerai si on veut, dit Édouard Dueroq... Oui, oui, parlez, répond tout le monde.

La pomme de terre est une bonne chose ; elle nourrit le monde et le bétail. Mais crue, elle n'engraisse ni bœuf, ni mouton, ni cheval, ni cochon, elle les entretient, voilà tout.

Donnez-vous grande ration ? La chevalerie, la bornaillerie, la moutonnerie, attrapent la colique et le dévoiement ; le goret n'en mange que pour vivre.

Quand elle est cuite, c'est du pain qui fait de bonne soupe. Maître Jacques ne fait autre chose depuis soixante-sept ans ; vous le savez tous.

J'ai vu la Suisse, l'Allemagne, un petit de Russe et de Belgique, partout on la fait cuire au four, jamais on ne la donne crue.

Quand le pain est tiré, on fait brûler deux à trois fagots de brouille.—On ôte la cendre et l'on jette dans le four de cinq à huit pochées de pommes de terre, les unes sur les autres ; on les étend.

Pour le bétail, on ne la fait cuire tout-à-fait, mais aux deux tiers, aux trois quarts seulement, elle est meilleure.

Après le pain, vous feriez cuire un ou deux sacs sans bois, bouchant la gueule du four.

C'est de la peine ! c'est de la peine ! dit Jacquet Lambin, d'un air dolent... C'est de la peine ! c'est de la peine ! dit Pierre

Paulûche, étendant sa couenne de fainéant... C'est de la peine ! dit Jean Baillau, ouvrant une gueule à avaler un moulin à vent.

Eh bien ! dit Franck, faites comme Jean-le Sot, il sème de la mie de pain pour avoir des miches de deux livres ; semez les pommes de terre cuites, vous les aurez bouillies.

Remarquez, mes enfans, reprend maître Dueroq, que ça se fait dans l'hiver ; si c'était au temps des semailles, de la moisson, des foins, je dirais ça ne se peut. Mais en hiver, il y a moins d'ouvrage, et la peine n'est pas plus grande.

Enfin, la pomme de terre se mange toute ; il y a moins de gaspillage ; elle fait moitié plus de profit. Vous engraissez les bêtes que vous voulez.

Faites jeûner, pendant deux ou trois jours, celles qui n'en voudront pas manger. Ensuite elles en seront folles.

Si vous laissez les pommes de terre trois à quatre jours dans le four, elles aigriront peut-être.

Vous les tirez, et je vous assure qu'elles se gâtent ; qu'elles sont bonnes pendant dix jours.—Ça ne coûte qu'un sou le sac pesant 160 livres ; ce n'est pas une dépense. Essayez, je vous en prie ; essayez et vous verrez.

N'essayez pas, s'écrie M. Routinet, on vous trompe. C'est contre la routine ; ça lui donne un fameux coup de pied dans le devant des jambes. Vous feriez plus de pommes de terre, vous nourririez plus de bétail, vous auriez plus de fumier. C'est une bêtise ; n'essayez pas, ça donne trop de peine.—Suivons la routine : elle ne crève le monde.—Les gens du conseil disent : c'est simple et c'est bon, tout le monde le voit. Avant peu ça se fera partout.

GRANDE ET BELLE MANIÈRE DE FUMER SANS FUMIER.

L y a 28 ans, dit M. le baron Ayné de la Chevrière, en Gournay, j'étais en cariole, venant de 500 lieues.

Arrivé loi d'ici, commune du Vieux-Loup, nous grimpons la montagne du Diable, pour passer le chemin d'Enfer fort bien nommé.

Le postillon allait à pied. Tout-à coup je me sens dégringoler, et me trouve à 160 pieds de bas, ayant fait vingt fois le moulinet.

Je n'avais qu'un bras cassé avec une centaine d'écorchures : du reste bien portant ; mais un petit lourd de cervelle endormi.

Je me réveillai trois jours après, à la métairie du Pouilleux, chez Maurice Pepin, dit le père Fineau.

Dans sa terre venait le genêt, l'ajonc, la fougère, la grande bruyère, l'oseille ou la vinette sauvage. Le chêne n'y poussait pas trop mal, ainsi que le châtaignier.

Ce terrain a partout des noms différens, comme terre à seigle —froide,—humide,—mouillée,—argileuse,—venteuse,—creuse,—sauvage,—affamée, etc.—Vous connaissez ces terres, elles ne sont bonnes. Le fumier n'y dure qu'un an.

Le père Fineau fumait ses fromens avec de la chaux, la pomme de terre et le haricot avec des récoltes enfouies. Tous les ans il fumait, tous les ans il récoltait, jamais sa terre chômait. Il mettait son fumier dans de mauvais prés, qu'il avait rendus bons.

Monsieur le cabrioleur, me disait-il, j'avais fait une grande cabriole, comme vous savez, je mets un tonneau de chaux,—ou 4 barriques,—par $\frac{1}{2}$ arpent.

Il y a quatre manières de l'étendre.

1o. Je prends la terre au bout du champ, je la mets en monceau, je fourre ma chaux dans la terre, je la couvre, je brasse un mois après, et je conduis sur la pièce, comme le fumier, au moment de semer.

C'est bon ; mais ça donne trop de peine.

2o. Je mets ma chaux en petits monceaux, comme le fumier ; on jette dessus quelques pillées de terre. Dès que la récolte est enlevée, j'étends et je labouré... A la saison, je sème le froment.

3o. Si j'ai fait un fourrage vert, et que ma terre soit dégarnie au mois de juin, je la labouré ; ensuite j'écrète et je porte ma chaux en petits monceaux. Trois à quatre jours après, je l'étends et je la couvre par un coup de charrue, semant à la saison.

4o. Je mets ma chaux sous une loge, elle vient en poussière. Je la conduis dans le champ, quand on sème le blé, et que c'est écrété.—Des hommes, ayant bricoles et paniers, sèment la chaux sur la mige ; non comme blé, mais en filant droit d'un bout à l'autre.

Le semez, le laboureur et le chaulé sont en même temps dans le champ. Deux chaulés fournissent une charrue... Il faut qu'ils aient un gant dans la main, ou qu'ils l'enveloppent de linges, bien liés avec du fil ; la chaux les brûlerait.

Le chaulage se reconnaît pendant cinq ans ; mais je chaulé trois fois dans six ans, et j'enfouis trois fois. Ensuite, ma terre est propre au trèfle, au mil. Cent charretées de fumier ne feraient tant d'effet.

A présent, faut que je vous conte mon enfouissage.—

Le blé récolté, je sème, à la saison, du seigle un petit épais, avec un grain de vesce noire ou blanche.

En mai et vers la fin, je mets mes pommes de terre dans la raie ; je labouré, prenant peu de terre, seulement pour couvrir le seigle et la vesce. En juillet, je chausse fortement par un bon coup de charrue grossissant le sillon.

Veux-je semer des haricots, je les pique de chaque côté du sillon, après l'enfouissage ; il en est ainsi du maïs, que je pique à la saison sur le sillon. Tout ça vient comme pâte en met.

J'ai un champ à trois quarts de lieue, je n'y porte ni fumier ni chaux... Je sème dans la moitié, du seigle que j'enfouis en mai, ou de la vesce que j'enfouis en juin.—En enfouissant, je sème du blé noir (ou sarrasin).—J'enfouis encore en pleine fleur.—Je jette après l'enfouissage de la graine de colza, et j'enfouis en semant... Cela fait trois fumages. Dam ! j'ai doublé, en piles !

On a dit vingt ans au village : Maurice Pepin se ruine... J'achetais des champs, faisait le calin, j'empruntais un écu, me plaignant comme une oie crevée, disant : je quitte l'an prochain la manière, elle ne vaut rien.

C'est que les diables se sont ravisés ; maintenant ils enfouissent, ils chaulent. Mais Maurice tient cinq cents arpents de terre achetées quarante-cinq francs ; et les passables se vendent aujourd'hui deux cents. Ils m'ont nommé le père Fineau. J'accepte le mot ; sur la culture, je ne suis pas sot.

Maintenant, mes enfans, je me suis souvenu du père Fineau ; je chaulé et j'enfouis comme lui ; et chez moi, comme chez lui, tout réussit.

Croyez-moi donc, essayez donc, d'abord l'enfouissage partout ; ensuite le chaulage dans les terres froides. Vous serez contents. Ce que je vous ai dit ne vient de moi ; mais d'un paysan qui n'était du tout bête.

Pendant qu'il m'en souvient, dit Franck, je vas dire :

LE JOLI PETIT MOYEN

De rendre les petites filles menageres, les grandes aussi, biribi.



L y avait une fois un beau château, avec une belle madame dedans ; elle avait quatre enfans, deux garçons et deux filles, l'une de dix ans, l'autre de six.

Elle dit un jour à un petit galopin, qui était un de ses voisins : je veux

apprendre le ménage à mes filles... Déjà répond le petit... Qui part de bon matin fait du chemin, dit la madame... Depuis un an, le petit Robin est cordonnier ; maintenant il fait un soulier... Il ne l'aurait appris en lisant, non plus qu'en voyant.

Mais vos filles auront belles fortunes... Que dis-tu là ! Petit gaspillage ruine un grand ménage. Le mari gagne, la femme dépense, faut qu'elle épargne.

Ecoute, mon enfant : — *la femme est le bon Dieu de la maison* ; c'est elle qui nourrit le monde et voit à tout. Grand malheur ! si elle en est le diable. — C'est à elle à soigner ceux qui souffrent. — Où femme n'y a, malade pâtit. — On meurt faute de soin comme de médecine.

Mais il y a trop d'ouvrage pour les enfans...

Mon petit, les filles ont des jambes pour marcher, des bras pour travailler. — L'activité entretient la santé ; et fille qui agit ne songe à mal. — Chez les garçons, comme chez les filles, fainéantise est mère de vices. Apprenons-leur à tout faire, à ne pas s'épargner. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Ma foi ! je crois qu'elles ne le voudront, elles crieront et se dépêcheront... Tu ne sais ce que tu dis, mon pauvre ami. La femme veut être maîtresse ; elle le veut en naissant. — Faut qu'elle le soit, sinon, dans la maison, elle laissera tout à l'abandon. — L'argent vient clopin-clopat, et fuit en galopant : faut que la femme l'arrête. — Souviens-toi toute ta vie de ce que j'ai dit. faut un apprentissage dans le ménage. — On n'apprend qu'en faisant, et l'on ne sait bien que ce qu'on a fait souvent.

Dès le lendemain les filles furent maîtresses, une semaine par mois, chacune à leur tour. La demoiselle Emma fit à merveille ; on s'y attendait. La petite Emilie, qui est grosse comme un petit chat et trotte comme un petit rat, ne se sentait d'aise. Elle allait, venait, galopait, disant : Ah ! le rude métier d'être maîtresse de maison ; ne faut avoir les yeux dans sa poche, ni les deux pieds dans un sabot. Puis elle rangeait, dérangeait, et toujours travaillait.

Mais c'est qu'au bout de l'an c'était un charme. Ça payait, recevait, vendait, achetait les menues denrées de ménage, et jamais ne s'épargnait.

Elles tenaient le registre, mettaient tout en écrit. Elles élevèrent trois fois plus de poulets, vendirent quatre fois plus d'œufs, sans compter 30 petits cochons. — C'est qu'à la longue petit débit fait grand profit.

Oh ! la belle manière, dit Franck, faut l'introduire partout... Chez nous les filles et les brues ne sont que des servantes, ne s'entendent au ménage, ni à soigner le malade. — Si la maîtresse n'est pas apprise (ce qui arrive souvent), — on manque de gagner, on ne fait plus que dépenser, c'est une maison perdue, ruinée, fondue. — Faut qu'à son tour, chaque cotillon soit maître à la maison.

D'ailleurs les grands garçons de mon âge n'épouseront que des ménagères ; et je laisse Fricotine à M. Routinet.

Eh bien ! je la prendrai, dit l'Hurlubrelu, malgré le journal. — Vous avez la cervelle brouillée, la tête renversée, et ne valez pas 36 panerées de sottises. Changer ce qui est vieux comme le monde ! apprendre le ménage aux enfans ! Vous êtes tous fous.

Ecoutez ça ; ce ne sont les balivernes : — Mon quatorzième grand père, en montant, Routinet Patte-Pelue portait beguin et jaquette à 50 ans, comme les enfans de son âge.

Vlà qu'il prend fantaisie à sa maman de le marier à 49 ans ; elle le mène agréer à une fille... Tiens, ma petite, je veux marier mon drôle, qu'en dis-tu ?... Un joli morveux, répond-elle, pour le mettre en ménage ; qu'en pensez-vous, ma mère... La mère répond : je ne dis ni oui ni non, laissons bouillir le mouton, dans 2 à 3 ans nous verrons.

Les deux mères manigancent l'affaire. A 51 ans, Routinet Patte-Pelue fut débéguiné, culotté, marié le même jour à la même heure.

Jusqu'à son mariage, elle s'attifait, se mirait et rien ne savait, même pas faire durcir les œufs... Aussi pendant long-temps elle tournait l'omelette dans les cendres, brûlait la fricassée, salait cinq à six fois la marinade. — Pour faire la lessive, elle éparait le linge sale, à grande averse, quand il pleuvait fort et le bon Dieu lavait.

Eh bien ! le croyez-vous ? D'ailleurs, c'est écrit : à 80 ans, c'était ménagère achevée, la meilleure du pays. — Vous voyez donc qu'il est inutile d'apprendre le ménage aux filles.

Comment ! continue notre Hurlubrelu, la routine s'est cachée dans le ménage, et vous la galopez comme un chien gâté ! Laissez-la donc tranquille, faire ses petites affaires tout doucement, comme elle l'entend.

Non, dit le père Abraham ; — la meilleure éducation est celle de la maison. — La mère élève les enfans, tandis que le père est aux

champs.—C'est la femme qu'il faut instruire ; nous ne ferons plus l'almanach sans parler d'elle.

LA MÈRE MICHEL.

Grand malheur ou la vaccine.

LAISSEZ donc passez, laissez passer une malheureuse qui veut parler au père Abraham, crient cent mille personnes.

Notre père, le grand Abraham, dit une pauvre femme, je viens vous demander une lettre... Ah ! répond le vieillard, je vous reconnais ; vous êtes la mère Michel, du village de Charmois... Oui... Grand malheur y est arrivé, n'est-ce pas ? sur 700 personnes, plus de 600 sont mortes de la petite vérole ou de la picote... C'est vrai... Vous étiez veuve et vous avez perdu vos cinq enfants... Oui, et je suis seule,—seule à présent sur la terre. Elle pleurait, étouffait, faisait pitié.

Dites-moi, mère Michel, depuis 25 ans, ne prêchiez-vous pas contre la vaccine ? — Elle ne répond.—Ne disiez-vous pas qu'elle donnait d'autres maladies et ne savait pas de la picote ? La pauvre femme ne dit rien.—N'avez-vous pas tant et tant fait que le médecin, qui vaccinait pour rien, n'a jamais vacciné personne au Cl...mois ? — Même silence.

Il reprend d'une voix ferme : Femme, réponds, et dis vérité à Dieu qui la sait, aux hommes qui t'écoutent... — Elle tombe à genoux, et dit en tremblant : C'est vrai notre père, le grand Abraham.

Maintenant personne ne veut te voir ; tout le monde te fuit ; — On te refuse le feu et l'eau ; — on a marqué ta maison d'une croix rouge, — et tu veux que j'écrive pour qu'on l'efface et qu'on te traite mieux... Je le demande.

Si je le fais seras-tu heureuse ?... Oh ! non, jamais, — toujours malheureuse. Mes pauvres enfants ne me quittent pas. — Tenez, voyez-vous Firmin et Nicette à côté de moi. Elle regarde à droite, étend la main et dit : Là bas, plus loin, Michel Laurent et Jérôme se battent contre les morts, du village qui veulent me déchirer. Ne voyez-vous pas ces morts, regardez donc, ils ont une croix rouge à la main ? Ils avancent. — Ah ! sauvez-moi, — je suis perdue.

Disant ça, elle avait les yeux égarés, les cheveux hérissés.

Femme ! dit le vieillard, tu as commis un grand crime, Dieu et les hommes t'ont maudite.

Au mot, elle tombe le visage contre terre,

poussant un cri et sans mouvement. On la croit morte (tout le monde frémissait, et le père Abraham pleurait.) Il dit pourtant : Malheureuse lève-toi.

La pauvre pécheresse se lève, croise les mains sur sa poitrine, courbe la tête.

Veux-tu grâce et miséricorde ?

Oui miséricorde et mourir !

Entends ton jugement : — Tu marcheras pendant trois ans, tu iras de village en village, contant tes malheurs ; tu ne coucheras deux nuits sur la même paille à moins de maladie. — Va ! — Elle ne bouge. Marche, te dis-je. — Elle ne remue pas plus qu'une pierre.

Aussi ce jugement est trop sévère, dit quel'un.

Le père Abraham se retourne. — Terre qui me porte et me recevras, dit-il, soleil qui m'éclaire, Dieu puissant qui me jugeras, suis-je donc injuste ?

Un mal affreux désolait la terre ; la moitié de nos enfants périssaient ; Dieu, dans sa bonté, donne un remède, vous le rejetez. — Misérables !... qu'êtes-vous, pour résister à Dieu ?

Dans le district il n'y a pas la moitié des enfants qui sont vaccinés. — Je le sais et je l'atteste. — Bientôt on ne vaccinera pas du tout. — La mort viendra dans nos villages, jetant dans le même tombeau le père, la mère et les enfants. — Nos champs sans labours, nos bestiaux abandonnés, la famine sur terre. — Malheureux, qui résistez, parlez et montrez-vous.....

Mère de famille ! c'est à toi que je m'adresse. — Quand Dieu te donne un enfant, c'est pour le nourrir, le soigner, l'élever, le préserver de tous maux. Si tu ne le fais vacciner, tu le livres à la mort ; tu l'assasines ; tu commets un grand crime, et Dieu te jugera.

S'il en est une dans ce département, qu'on me l'indique, je la nommerai dans le journal, et son nom sera en exécution ; je ferai marquer sa maison d'une croix rouge, je le jure à la face du ciel.

J'ai comme vous pitié de cette malheureuse ; mais son repentir ne suffit pas. — Il faut qu'elle marche, qu'elle instruisse le peuple, qu'elle conte ses malheurs et son crime ; qu'elle soit un exemple vivant de la colère du Tout-Puissant. — Elle marchera : c'est mon jugement.

Oui, oui, s'écrie tout le monde, elle marchera ; c'est le jugement de Dieu.

Je regardai la femme, elle n'avait remué.

Franck était à côté d'elle. — Mère Michel, disait-il, parlez-moi donc. Il y a dans

ma prière qu'il faut avoir pitié des malheureux, j'ai pitié de vous. Parlez-moi donc.

La femme le regarde.... Es-tu Firmin?... Non, je suis Franck... Je marcherai, c'est le jugement de Dieu ; viens avec moi.—J'ai peur.

On n'avait pas fait 50 pas, qu'elle s'écria : Voici les morts et les croix rouges, Franck ! défends-moi ; ils veulent me tuer.

Fuyez, fuyez, dit l'enfant, laissez en paix la pécheresse. Elle exécute le jugement de Dieu.

Ils s'en vont, dit la femme.—Dieu est puissant.

Un marchait : bientôt elle recule effrayée. —La caverne de la mort, s'écrie-t-elle, j'y tombe.... Qu'est-ce que c'est dit le petit ? .. Franck, tu la vois devant toi ; c'est là que Bastien, tireur de pierre, a été tué par un éboulement. Les habitans du village n'ont voulu, ni par pitié ni pour argent, creuser la fosse de mes enfans dans le cimetière ; je les ai portés, déposés là, les uns après les autres.— Oh que j'ai souffert ! mon cœur saigne encore !

J'avais muré l'entrée, mes enfans l'ont ouverte.—Les vois-tu, tous les cinq ? ils me font signe et m'appellent.—Non, je n'irai pas.—Je frissonne et mesens mourir.—Grand Dieu ! ils ont un linceul et veulent m'ensuaier vivante ! Grâce ! grâce à la mère coupable, mes pauvres enfans ! Attendez, je n'ai pas miséricorde ; grâce !

Elle tombe.—La malheureuse tremblait comme la feuille, était froide comme la pierre : la sueur coulait sur son visage.— Oh qu'elle souffrait !

Au bout d'un quart d'heure, elle se lève. Je marcherai, Dieu le veut, dit-elle. Franck ! quitte-moi... Non, je veux vous suivre... Laisse-moi, te dis-je, ne me contrarie pas.—Eh bien ! approche.—Elle pose une main sur la tête de l'enfant, lève l'autre vers le ciel : Dieu de bonté ! Dieu de miséricorde ! s'écrie-t-elle, pardonne à la pécheresse et bénis cet enfant qui a eu pitié d'elle.

Elle fuit et disparaît.

Père Abraham, demande une femme, est-ce que les morts reviennent?... Non, ma chère, répond le vieillard. C'est Dieu qui, pour punir la pécheresse, lui fait voir ceux dont elle a causé la mort.—Ah ! celui qui a commis un crime n'est pas heureux sur la terre ; un serpent lui ronge le cœur.

Oui, c'est Dieu qui fait ça ; c'est aussi lui qui a donné la vaccine.—Eh bien ! ne faites pas vacciner vos enfans ; résistez à

Dieu, tourmentés ici bas, vous serez jugés là-haut.

DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE,

Ou moyen simple et facile d'améliorer la culture.

DIS DONC, Franck, sais-tu ce que chantent ces sociétés d'agriculture qu'on veut faire dans chaque comté, demande Fringuet ? .. Si je le sais ! il y a long-temps que j'ai vu ça dans mes voyages.

Une société d'Agriculture, c'est une assemblée : les deux mots ne font qu'un. Les propriétaires et les bons laboureurs de chaque comté s'assemblent au chef-lieu, un jour de marché. Là, ils causent, parlent culture, disant : faut faire ceci, faut faire cela. Puis ils le font.

Bah ! reprend Fringuet, d'abord chaud comme braise, ensuite froid comme glace.—Ce sera de l'onguent miton mitaine, ils feront de la bouillie pour le petit chat.

Non pas, ai-je répondu ; ils réussiront, s'ils font ce qu'on a fait ailleurs, je vas vous conter l'histoire :

Un jour il me prit envie d'aller me promener à 6 mille lieues d'ici, dans le royaume de la Chine, pays le mieux cultivé de la terre.—Arrivé-là, tout m'étonnait. Comment avez-vous donc fait, demandais-je à un vieux Chinois, pour arriver à si belle culture ?

Mon enfant, me voici, me dit-il :— Il y avait une fois, et de ça 4 mille ans, un pauvre vieux, âgé de 700 ans, nommé Zami-Zizi-Zopi, voyant que le pauvre monde n'avait pas de livres, et que les messieurs en avaient trop, il en faisait un petit chaque année pour les gens de campagne ; il mettait la culture en courtes parolles, contait des histoires, amusait le monde et l'instruisait.

Il était connu de loin ; mais chez lui mal allait, on ne l'écoutait. Un jour il prit son bâton, et s'en alla bien loin, cheminant tout doucement.

Après 30 années de voyages, il annonce partout que tel jour, en tel endroit, la terre parlera. Le jour dit, on arrivait à pleins chemins : il y eut 25 millions 602 personnes. Mais de chez Zami pas une âme.— Je le vois, dit le vieillard, on n'est pas prophète en son pays.

Zami trace avec son bâton une grandeur dans le champ.—Creusez-là, dit-il, et la terre parlera.—100,000 ouvriers se mirent à l'ouvrage, un trou de 100 pieds de bas fut vite fait ; puis tout le monde écoutait et la terre ne parlait.

On se lassait.—V'la qu'on trouve une

Pierre de 60 pieds de longueur et 50 de largeur ; dessus était écrit : *Levez cette pierre.*

On la lève en peine prenant.—On trouve dessous de petits morceaux de métal, fer, cuivre ou plomb ; moins grands que ma main, unis, minces et polis. On lisait sur chacun : *Paroles de la terre.* Ensuite *fuites des prés, ou bien qui fera des prés aura du blé.*—*Veux-tu du blé fais des prés.*—*Point de fumier sans prés et sans fumi. r point de blé.*—*La terre s'épuise par le blé, elle se repose par le pré.*—*Un pré rapporte plus qu'un blé.*—*Le pré donne le foin, le foin nourrit le bétail, le bétail fait le fumier et le fumier produit le grain.*—*Point de culture sans prés, comme sans fumier point de blé.*—*Avec le fumier tout vient, et sans pré on n'a rien.*—*Qui fait des prés s'enrichit, qui n'en fait pas s'appauvrit.*—*Dans toute terre qui donne du blé, on peut faire aisément un pré.*—*Il n'en coûte pas plus pour faire un pré que pour faire un blé.*—*Après le pré vient le blé.*—*Malheur à qui ne fait pas des prés, etc., etc.*

Enfin sur chaque petit morceau, la terre demandait des prés. Zami en distribua 976 mille aux assistants, et en garda 500 pour lui, qu'il mit dans un petit sac.

Il reprend son bâton et voyage encore pendant 30 ans, bien doucement.—Partout il formait des sociétés d'agriculture, choisissait les jeunes gens. Allez, disait-il à ceux-ci, chez le percepteur, prenez les noms et la demeure de tous ceux qui ont métairies dans le comté. Ils le faisaient.

Ecrivez maintenant à ces braves gens : Messieurs, la terre veut des prés ; n'y a bonne culture sans cela, dites à vos fermiers d'en faire.—Mais ils n'en feront que forcément, soyez-en sûrs ; mettez dans le bail cette clause : tu feras chaque année tant d'arpents de prés, jusqu'à ce que tu en aies telle quantité, que tu entretiendras ensuite. Si tu ne le fais, le bail sera résilié, si je veux, et tu sortiras de suite sans avertissement.

Les propriétaires consentirent à tout. Zami créa 171,325 sociétés d'agriculture, et l'on fit des prés partout. Alors on eut du foin, du bétail, des fumiers, ensuite toutes les cultures.

Zami revint chez lui clopin-clopant ; il réunit tout le monde, conta ce qu'il avait fait, et remit les 500 paroles de la terre.—Les enragés le battirent et le chassèrent, après avoir brisé devant lui les paroles de la terre, qu'ils jetèrent dans un puits.

Aussitôt la terre cria : malheur à qui ne

fait pas des prés ! ils n'en firent point, et n'en font pas encore, malgré que la terre crie depuis 4 mille ans.—Aussi c'est le pays des têtus.

Le vieux Zami reprit son bâton, n'écrivit plus, mourut de chagrin sur un chemin, disant, en mourant, aux passans : faites des prés, mes amis, faites des prés.—Et la terre cria et crie encore : malheur à qui ne fait pas des prés.

GRANDE ET BELLE HISTOIRE DE SIVOYAIT.

 VOUS le croirez si vous voulez ; beaucoup de gens disent qu'il y avait, tout juste, 576,891 personnes au village de Tauché.—M'est avis qu'ils se trompent ; je n'en ai compté que 237,400 deux ou trois pour 13 pas mentir d'un ; mais sans les femmes et les petits enfans.

M. Routinet, Jadis et Autrefois étaient venus quatre jours à l'avance, avec Taille-boudin, Rifendouille et Jamais ouï.—Bois-sansoif, Daniel Lapinte, Balzac et Ramponneau,—Jacquet Lambin, Pierre Pauliche et Jean Baillau,—puis une kirielle de Paf-Paf, de Tiresemelle, de Tootoc et de Rabotin.—Qui se ressemble s'assemble.

Le régiment des gourmands, des ivrognes et des fainéans n'a diminué depuis l'an dernier.—C'est que le vin est pour rien.

Mais nous avons fait grandes emplettes. De beaux messieurs sont venus dans de beaux carrosses voir le père Abraham. Il leur avait envoyé une penkarte.—Ils sont restés dix jours au village pour arranger les affaires.—Savez-vous que c'est une fameuse trouvaille.—Des gens riches, d'un grand esprit, aimant la culture, s'intéressant au pauvre monde, et qui ne refusent de faire un journal.—Ça ne s'était jamais vu.

Le père Abraham a reçu ces messieurs à l'elles brassées, disant : Je vous lègue le journal ; ne le laissez pas tomber. N'y a que celui-ci ; il va partout. Le peuple en a besoin, l'attend chaque année ; ayez pitié du pauvre monde ; faites-en un tous les ans, et criez contre les ivrognes et les fainéants ; mais amusez pour qu'on vous lise, sans quoi ça n'ira pas.

J'ai 108 ans, la tête me grouille ; Franck est encore un enfant, et maître Jacques est à quia ; il est tout échiné, tout écloppé, a vilaine encolure tu autem, et grande vi-maire sur lui.

Nos maîtres gens et les messieurs ont promis, non pour toujours malheureusement ; mais seulement tant qu'il y aura mouches au mois d'aôût, ivrognes et caba-

rets, et que le samedi sera la veille du dimanche.—Ça peut durer encore un petit de temps.

Le père Abraham, entouré du grand conseil, a dit : Parlons du bétail et du ménage.—À présent, commence qui veut.

Franek mangeait une pomme; il fure le reste en sa poche, et se leva.—Veut-on que je conte mon conte, dit-il en riant?... Oui vraiment, répond-on joyeusement.

La grande et belle histoire de Sivoyait, s'écrie le petit. C'était un homme de bien, grand promeneur, coureur de foires; à chacun causant bien, et partout goûtant le vin.

Il avait des yeux gros comme le poing, clair comme une vitre, brillants comme un soleil.—Il voyait dessus, dessous; haut, en bas; de près, de loin (sans regarder).

Entrait-il dans une maison? Maîtresse, disait-il, vous mourrez dans la saloperie.—Fourbissez donc la marmite, nettoyez le chaudron, rapetassez les chausses, lavez ces guenilles, et balayez la place.—La propreté entretient la santé.—Femme économe est un trésor, et femme alerte vaut son pesant d'or.

Ah! qu'il y en a peu comme ça, maîtresse, maîtresse, je le vois tous les jours.

L'une est méchante comme un diable, crie et tapage tout le long du jour, ne faisant rien.—Elle fut couvée par mauvaise pie.—C'est que femme maligne et poule qui pond, font grand bruit à la maison.

L'autre fricasse, fricotte et fait bombance à la sourdine, tandis que les travailleurs crèvent de faim.

Celle-ci est la femme sans mains.—L'été sur le perron, l'hiver sur les tisons, et laissant tout à l'abandon.

Celle-là trotte, galoppe et chemine, pour bavarder chez la voisine;—et quand la langue travaille beaucoup, les mains ne font rien du tout.—Aussi c'est le tambour du village, qui fait plus de bruit que d'ouvrage.

Pas de maisons qui résiste à ça;—il n'y a fortune qui tienne. L'ivrogne et le fainéant se ruinent promptement; la mauvaise ménagère en fait autant.

Croyez-moi, maîtresse:—Soyez la première levée et la dernière couchée.—La vie entière n'est qu'un travail, et richesse vient de petits détails.—Qui chaque jour doit dépenser, peut chaque jour épargner:—Si ce n'est un bœuf, ce sera un œuf.... Une maison mal tenue, c'est une maison perdue.—C'est toujours faute de soins que vient le besoin.

Élevez bien vos enfants, je vous avertis; désormais c'est écrit, la prophétie l'a dit:

—Fille sans soins, fille indolente, ne se mariera qu'en dix-neuf cent trente.

Quand Sivoyait entrait dans la grange ou l'écurie, continue le petit:—Gens du bon Dieu! s'écriait-il, vous gaspillez la pâture; un jour vos bêtes crèveront de faim.—Vous fourrez, fourrez, comme si trop vous aviez.—Petite brassée et souvent on arrive au bout de l'an. Bien parlé, comme vous voyez.

Il était souvent dehors; mais quand il rentrait chez lui, il ôtait les deux yeux de sa tête et les mettait dans un sabot derrière la porte.—Puis rien ne voyait pas plus qu'une taupe.

Un jour qu'il avait vidé le sabot, pour aller au marché, il vit trois hommes en sortant.—Bonjour, M. Cure-Gousset et vous M. Tire-Paillasse et Brosse-Chaudron, qui vous amène?

Un petit bout de jugement, répond l'huissier, qui vous condamne à payer mille francs,—avec huit cents francs de frais et deux cents d'intérêt.—Faut de l'argent.

Pour de l'argent, il n'y en a point, dit Sivoyait;—le diable est dans la bourse, Mais dam! C'est une maison bien garnie, à double et triple carillon. Je crains que les poutres ne cassent.—Entrez, entrez, et vous verrez.

Cette fois; il garda ses chandelles.—On trouva une marmite écornée; une poêle percée; point de blé dans le grenier, ni de vin dans le cellier comme la maison de Miséré.

Oh! dit Sivoyait, qui jamais ne s'épouvante; ce ne sont là nos richesses. Venez à l'écurie, vous verrez du bétail gras comme une loche, à fendre à l'ongle.

Quand on y fut, on vit un pauvre petit vieux bonhomme de cheval, borgne des deux yeux, une jambe de moins, guères de peau sur l'échine.

Ah; dit Sivoyait, les bêtes sont aux champs; allons-y donc.—Entrant dans la cour, on voit autour de la mare 43 gros animaux pour bien rangés; mais tous crevés, à moitié pelés.

Qui a fait ça? demande Sivoyait.—Ma foi! répond Javasson, c'est le granger, le bon nourrisseur, ce sont les poux.—Tant que j'ai eu j'ai donné ce que les bêtes ont voulu. Quand il n'y a plus eu ni grain, ni paille, ni foin, j'ai dit, en homme d'esprit: à présent, faut épargner. D'abord, elles n'entendaient de cette oreille; mais je me suis mis à les prêcher, les sermonner, disant: attendez, patientez et dormez; vous en aurez, quand les prés seront fau-

chés.—N'est-ce pas, mon maître, ce discours n'est pas si bête ?

Les animaux vivent fort bien sans manger, quand on les prêche, témoins ceux qui sont morts.—Ils se sont couchés patiemment, dorment, ronflent, et qui dort dine. Mais dam ! les poux sont venus les réveiller, les plumer, les entammer ; de cela je ne suis cause.

Il y a eu rude guerre et grande bataille. Je les entendais, caché dans un petit coin, disant, en leur langage : nous mangeons sans boire, faut mener les bêtes à l'eau.—En v'là plus de 500 mille milliards de milliards, tirant par la queue, au poil, à la crière, et traînant joyeusement.

Hardi comme un lion, je me suis mis en défense, tirant par-ci, poussant par-là.—Tu auras, tu ne l'auras pas.—Mais les diables se sont jetés sur moi, et sans la mère Tricot, qui est venue avec son balai, ils me mangeaient et j'étais de moins.

Ce qui est fait est fait, dit Sivoyait.—A mal sans remède, point de réflexion.—Un an de chagrin, ne paie pas deux sous de dettes, qui a mal fait hier, demain fera mieux.—L'an prochain, j'achèterai des feuilles de tabac, je les ferai bouillir, et froterai trois à quatre fois mon bétail ; j'aurai raison de la vermine.—Et partit pour le marché d'Aulnay.

C'est-là, dit le père Abraham, l'histoire de bien du monde. On dit ce qu'il faut faire, on ne le fait pas.—On conseille le voisin, et chez soi on ne fait rien.—Au cabaret, on paraît tout savoir ; à la maison, on ne veut rien voir.

IL FAUT DU BETAIL.

L faut du bétail dit maître Chauvin-Boissette, le journal l'a dit cent fois.—Veux-tu du blé, fais des prés.—Le bétail fournit le fumier, et le fumier donne le grain. Tout le monde le sait, et tout le monde est comme Sivoyait.

Ecoute, comptons ensemble. Tu as petit bétail et tu fais petit profit, une année rien, une autre année guères.

Tu pêches dans le grenier pour payer la ferme,—pour ton blé de moulin,—pour les contributions,—pour les gages des domestiques,—pour les ouvriers, pour le train de la maison,—encore un tantinet, pour boire au cabaret. Tu y pêches tous les jours ; et longtemps avant la Saint-Jean, il n'y a rien dedans.—Rivière à sec n'a pas de poisson ; avec de l'eau claire on n'engraisse point le cochon.

As-tu du blé ? tout le monde en a, il est pour rien et ne se vend pas.

S'il est cher, tu n'en a guères ; mauvaise récolte te met le bissac au cou.

Si tu as bétail de chaque espèce un petit, tu vends les mules, le cheval et les moutons, la vache, les veaux et le cochon.—Chacun en son temps ; ça fait de l'argent. La terre qui les nourrit se repose ; tu as moins de labourage, tu fumes mieux et tu as plus de grains.—Sivoyait ! mon ami Sivoyait ! Tout le monde est comme toi ; on sait ce qu'il faut faire, on ne le fait pas.—Lisant le journal vous ne manquerez pas de savoir ; ce qui vous manque, c'est le vouloir.—A parler on est savant, à faire on est ignorant.

J'ai vu bien des fermiers s'enrichir et d'autres se ruiner.—Ceux qui ont de bon bétail achètent du bien, et ceux qui ne font que du blé n'arrivent à rien.

Je dirai toujours, et le crierai, nuit et jour, jusqu'à m'égosiller, m'époumonner ;—une ferme sans bétail est une cloche sans bétail ; et le fermier travaillera tout sans saoul sans faire sonner les cent sous.

Franck lui saute au cou. Très-bien, dit-il, je crierai avec vous : nous grimperons sur un arbre, ou monterons à la cime du clocher, ça s'entendra de plus loin.

DE LA MANIERE DE NOURRIR LE BETAIL AU FOIN ET A LA PAILLE.

E m'adresse au fermier dit M. de Neuilly.—As-tu beaucoup de fourrage ? tu le fais manger. En as-tu peu ? c'est tout de même.

Tu ne portes rien d'une année sur l'autre ; quand vient le nouveau, le vieux est parti.—C'est comme la bourse de Paf-Paf, qui est à sec tous les dimanches.

Je vas te dire d'où ça vient.—Dans la plupart des fermes, tout le monde appature le bétail, les femmes et les enfants, les hommes et les jeunes gens. Chacun donne grande brassée, remplit le râteau, et nourrit à gogo. C'est à la façon de maître Javasson.

Si tu prends un granger, tu choisis un enfant, la moitié d'un innocent.—Le gailard va le galop et fourre comme s'il avait trop.—Il donne tantôt de la paille, tantôt du foin ; au plus tôt prêt, ce qui lui tombe sous la main.—Puis arrive le printemps, ni foin en grange, ni herbe aux champs.

C'est-il vrai ?... Très-vrai, dit tout le monde.

Excusez, dit Franck, si je vous coupe la parole.—Je vas souvent à Chaloë. L'hiver

dernier, je trouvais le vieux Sanson, travaillant avec son apprenti.

Ils mettaient une couche de foin, une couche de paille, trois de chaque façon. Puis brassaient avec une fourche, et mettaient en monceaux. Ça s'appelle du *mélot*.

Bonhomme, lui dis-je, pourquoi ne donnez-vous pas le foin pur et la paille seule?.. Jamais, mon enfant. Le foin se mangerait bien; mais la paille, non: les bêtes la tirent, jettent sous leurs pieds, attendant mieux, et la moitié marche en litière.—Je veux que tout se mange.

Est-ce qu'elles ne trient pas, quand c'est mélangé?... Tout de même si j'emplis le rateau.—Mais je donne petite brassée, dix fois par jour à chacune.

Vois-tu, mon petit, les bêtes ont de l'esprit. Quand elles voient beaucoup de pâture au ratelier, elles tirent, trient et choisissent. Y en a-t-il peu? elles se dépêchent, mangent goulument. Le granger est comme la ménagère.—Quand chaque jour il faut dépenser, chaque jour faut épargner.—Un brin par-ci, un brin par-là nourrissent les cinq bêtes que voilà.

Puis, quand septembre est venu, je dis au laboureur: faites des fourrages verts; car si vous n'en semez, je mets les bêtes dans vos blés.—Ils en font, et c'est ce qui me sauve.

Sais-tu mon petit, que j'ai 60 pièces de bétail, avec un bon paquet de moutons. Ça donne à songer.—Maître Jacques veut une pièce de gros bétail par trois arpents; mais au cadastre, et comptant prés, jardins, cours, chaumés et maisons; nourrissant tout pendant neuf à dix mois à l'écurie. Tu sais que nous n'avons ni prés naturels, ni pâtis.

Il dit qu'en plaine, en terre sèche et crâ-lante, c'est assez, mais qu'en bocage, en terre humide, où vient la betterave, il faut une pièce par deux arpents et demi, comptant dix moutons pour une bête.

Quoique nous ayons une bête par trois arpents, nous fumons sans fumier le quart de nos terres. Nous n'en mettons pas dans les prés; mais nous plâtrons tous les ans.—Sans plâtre et sans fourrages verts, faut se coucher et faire le mort, dit M. Jacques.

Mon pauvre vieux, pourquoi ne pesez-vous pas le fourrage?... Mon petit, en ferme, ça ne se peut.—Chaque bête mange suivant son poids; nous en avons de toute pesanteur, de tout âge et de toute grandeur.

Si je ne donnais pas plus à ces deux petites mules la Biche et la Mésange, ça n'irait pas; ils crèveraient de faim.—Je n'en ai pas dix qui aient même brassée.

Ce n'est pas de même dans la plupart des fermes, on donne à peu-près même ration à toutes. Aussi les petites sont bien, les grandes enragent de faim.—Tu les vois toujours maigres.

Vous êtes toujours là, n'est-ce pas bonhomme?... Ah! mon petit! je n'en bouge; toujours brassant, toujours portant.—On ne me voit point courir les marchés, enrichir Jacques Chopine, et cousiner au cabaret.

C'est bien là que git le lièvre.—Beaucoup de nos fermiers galoppent trop;—et pierre qui roule n'amasse pas de mousse.—L'œil du maître nourrit le bétail: et, quand il n'y est pas, la pâture file ou les bêtes souffrent. Souvent avec ce qu'elles ont, je nourrirais quatre à cinq bêtes de plus;—ça ferait trois à 400 francs; au bout de la ferme, c'est de l'argent.—N'y a petite épargne, ni petit gaspillage, tout se trouve dans le ménage.

Est-ce vous, bonhomme, qui engraissez les mules d'âge?... Non, mon enfant j'ai trop à faire. C'est mon fils Jaquet.

Dis-donc Franck, as-tu connu Sivoyait?... Oui vraiment... Il passait souvent ici, causait toujours.—Le pauvre homme est mort à l'hôpital; il disait bien et faisait mal.—N'y avait qu'à gagner, écoutant ses raisons, et qu'à perdre en voyant sa maison.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a longtemps, c'était le samedi d'avant Pâques. Bonhomme, me disait-il,—sans bétail, on ne fait rien qui vaille, on n'a ni grain, ni foin, ni paille.—Encore faut-il savoir nourrir, rester à la grange et ne pas courir.—Je dis partout: petite brassée et souvent, on arrive au bout de l'an;—et le bon nourrisseur, vaut le bon laboureur.—Souviens-toi de ça, mon petit.

Et plus rien n'a dit le bonhomme.

Membres du grand conseil, je veux vous parler, dit un homme... Vous êtes M. Mathieu Bourru, répond M. de Caix; voulez-vous faire un compliment?

Oui, je veux vous dire que vous n'avez pas de bon sens... Et pourquoi?... Vous mettez trop de proverbes dans le journal; c'est ennuyant, fatigant, rebutant, repoussant, révoltant, chagrinant, choquant, dégoûtant... Est-ce tout?... C'est désagréable, insupportable, intolérable, insoutenable.

Ah! ah, la mariée est trop belle, dit Frank, le marié n'en veut pas.

Entendez-vous encore, répond le Bourru; on dirait que ce drôle en a deux barriques dans la tête, le polisson ne parle sans en faire.

Ce n'est pas moi qui les fais, réplique le

petit. Voulez-vous que je vous conte *d'où viennent les proverbes qui sont dans le journal?*.. Oui, oui, conte toujours, dit M. de Caix.

D'OU VIENNENT LES PROVERBES QUI SONT DANS LE JOURNAL?

DL y avait une fois trois bons camarades en labourage ; ils avaient, à eux trois, l'âge de deux chiens, une canne et trois poulets ; ça doit faire vingt-six ans : calculez comme vous voudrez.

Ils entreprennent un grand voyage, pour voir la culture qui se fait partout.—Ils vont,—ils vont,—bien loin,—bien loin,—encore plus loin,—après bien loin.—C'est que le monde est grand.

Ils marchaient à cheval, en diligence ; souvent comme Tristapatte, qui n'a de voiture que ses deux jambes.

Ces bons garçons étaient d'abord maître Franck, ensuite Edouard, et puis Emile, les deux enfans de M. Aymé.

Vous voyez bien que ce que je vais dire est vrai, il y a trois témoins tous grouillans, et cassant bien la croûte ; ça ne peut être autrement.

Un jour donc, allant à pied, nous trouvâmes sur la route un petit vieux, une petite vieille, avec une petite fille, vêtue simplement. Ils allaient leur petit bonhomme de chemin ; mais si doucement, si doucement, qu'ils ne faisaient le tiers de la moitié du quart d'un pas dans une journée.

Vous êtes malades, dites-nous.... Non vraiment, reprit le vieillard.... Vous êtes donc aggravés.... Pas davantage.... Vous n'allez guères vite.... Chât-petit va loin.... Vous n'arrivez au gîte.... Nous marchons nuit et jour.... Ah ! vous êtes le Juif-Errant, c'est sa famille?.... Non pas, mes petits enfans. Je me nomme Bonsens, ma femme Raison, et notre fille Vérité... Quel âge avez-vous?... J'ai 7543 ans, ma femme en a deux de moins, et j'avais 25 ans quand ma fille est née... Vous paraissez bien vieux et elle bien jeune... Mes amis, c'est comme ça : nous vieillissons et elle ne vieillit... Je le vois, dit Emile, on ne lui donnerait pas 10 ans : elle ne sera jamais en âge d'être mariée, malgré qu'elle ait plus de 7,500 ans.. Je le crains fort, reprit le vieillard ; je voudrais pourtant l'établir, et vois que ça ne se peut. C'est mon chagrin.

Qu'avez-vous dans ce sabot, dit Edouard, à la vieille?... A petit mercier petite balle, répondit-elle ; en petites boîtes sont les bons onguens. C'est de la marchan-

dise que nous fabriquons nous-mêmes, en nous promenant patiemment.

Elle découvrit le sabot, et vîmes de petits morceaux de papier, tout savetés, avec un petit d'écriture dessus.

Ce sont proverbes et simples discours, reprit la petite : chacun d'eux vaut un gros livre ; ça dure longtemps, plus de mille ans, et ne s'use jamais.

Ce n'est pas de même de la marchandise de celle qui se dit ma cousine, mam'zelle *la Menterie* : elle vend de belles paroles ; mais c'est de la guenille ; ça dure une heure, un jour ou plus. Elle a 500 mille personnes qui travaillent pour elle : ramassent les vieux lopins, rapiècent, passent en couleur et la cousine les revend comme neufs.—Encore *plus belles paroles*, crie-t-elle, en voulez-vous ? tout le monde en prend.

Elle est bien attifée, a de beaux atours et va legalop ; bien reçue en beaux châteaux, en belles maisons, en villes, à la campagne ; partout on en raffole : elle est bien heureuse la cousine la Menterie.

Moi, dès qu'on me voit, on se détourne ; si je veux entrer, portes et fenêtres se ferment. Pourtant beaucoup disent ; j'ai reçu la petite chez moi. C'est faux, ils m'ont chassée. Depuis que j'existe, je n'ai resté que trois jours sous la tuile, chez le vieil Abraham, en Truché.

C'est mon grand père, dis-je aussitôt.—La petite m'embrasse, prend le sabot et le vide dans ma poche... Donne-lui ça de ma part, dit-elle.

Nous causâmes encore cinq à six heures avec eux, pendant qu'ils levaient un pied pour avancer d'une ligne. Je vous assure que Bonsens, Raison et Vérité ne marchent vite en ce monde ; beaucoup de gens ne les verront de sitôt à leur porte.

V'la d'où viennent les proverbes qui sont en nos journaux, M. Mathieu Bourru !

GRANDE PREDICTION.

FRANCK est sur une charrette, avec une longue robe noire, longue barbe, longue perruque, chapeau pointu, baguette blanche à la main.—Tout le monde le regarde en riant : les enfans sont contents comme des rois.

V'la le vin, dit-il.—Ecoutez les grandes prédictions à l'usage des savans et des innocens, pendant cent ans.

Quand les femmes et les pies seront muettes, vous en verrez de belles, dit le petit.—Les rats brideront les chats et monteront dessus pour les mener au marché.—Flic,

flac,—au trot,—au galop,—en avant le matou!

Les poules guetteront les renards au coin d'un bois et les happeront.—Puis attelés deux à deux, les renards laboureront.—Hu, dia,—arrière,—tourne,—et pique et pique,—maîtres renards feront piteuse figure.

C'est toujours quand les femmes et les pies seront muettes. Elles le seront; car en certains pays, on se plaint déjà qu'elles ne parlent guères:—il est vrai que c'est dans le pays des sourds.

Ce que je vais dire arrivera certainement.

Les ivrognes n'auront pas le gousset plein, et boiront de l'eau, quand ils n'auront pas de vin.—Je vous l'assure.

Celui qui sèmera sans fumier ne fera pas défoncer le grenier.—Vous le verrez.

Les routiniers n'auront guères d'argent, toujours ils se plaindront de la terre et du temps.—Car celui qui ne fera pas de prés ne sera guères content de ses blés.

Pour cuire le pain, il faudra chauffer le four. Mais les fainéans travailleront nuit et jour;—comme de coutume.

L'hirondelle et le rossignol arriveront au printemps, toutes les puces seront noires, beaucoup de moutons seront blancs.

Les talons iront les derniers et le derrière s'assoiera le premier;—même en écrémonie.

Oh! le malheur.—Il y aura grande et terrible maladie, qui attaquera beaucoup de monde. Les routiniers, les gourmands, les joueurs, les ivrognes et les fainéans n'échapperont pas.—On la nommera *la court d'argent, ou faute d'argent, ou d'argent court*... Oh! la vilaine maladie!—Beaucoup de gens chercheront le remède et ne le trouveront. Les médecins ne le savent pas.

Moi qui suis devins je le dirai: Prenez un petit bout de patience, la patience est bonne à tout, ensuite gros comme la tête d'économie, avec une bonne journée de travail. Vous mettez ça dans deux pintes d'eau que vous boirez dans la journée,—et tous les jours pendant dix ans.—Vous guérez.

Mais dam! gare le cabaret et la bouteille, le jeu, les foires et les marchés.—Ça donne le *court d'argent*, très-joliment.

Michel Raillard, dit père Jovial, s'écrie à fendre la tête: ne faites pas de la science un hérisson, on ne l'embrasserait sans se piquer le menton.—Il ajoute plus doucement: Tout le monde veut s'amuser, riches

ou pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux. Quand un livre n'amuse pas on le met de côté.

Puis il y a de bonnes choses dans le journal sur la manière de se conduire et la culture; on y trouve tout. On lit pour rire et l'on s'instruit en s'amusant; c'est la manière.—J'ai dit et parlé.

Le conseil s'assemble.—Il y a dispute.—A la fin le père Abraham dit: Parle Franck; mais pas de sottises.

Je n'ai garde, répond le petit, je ne dirai que ce qui m'est arrivé, ce que j'ai vu, fait ou vu faire, et je commence.

C'était l'année où les loups gardaient les moutons sans les croquer; où l'on ferrait les chats; où les renards mettaient couvrir les poules. Il vous en souvient?... Oui, oui, continue.

Je menais les bêtes aux champs; je vis dans le bois de la Tour un petit lapin blanc qui me faisait signe.—J'avance;—encore signe avec sa patte.—Je me fourre sous le rocher, l'attrape à la jambe; il tirait et tirait fort. V'là que je dégringole et tombe longtemps,—puis—pouf—sur un tas d'animaux qui font des cris à rendre sourd.

Je me frotte les yeux. Qu'est-ce que je vois là-bas? Des bêtes qui parlaient, faites comme nous, noires comme une taupe; portant corne en tête et queue au bas de l'échine.

Ho! ho!—Ha! you! you! le v'là! le v'là.—Tapage sempiternel, tous les diables hurlent en même temps.—Qu'est-ce que c'est? Vous ne le devinez jamais. M. Routinet qu'on porte en triomphe.

Arrivé près de Lucifer, il lui tient ce discours:

Grand diable de Lucifer d'enfer, tout est perdu là-haut. On fait un journal contre les routiniers et les gourmands, contre les ivrognes et les fainéans.—Les enfans le lisent à l'école, les jeunes gens ne vont plus se souler au cabaret; les bons laboureurs crient partout; *veux-tu du blé? fais des prés*.—Au secours, grand Lucifer, au secours! tout est perdu.

Le diable fait une grimace qui épouvante tout l'enfer: Que faut-il faire, dit-il?... Corriger ces laboureurs, répond M. Routinet, empêcher le journal, rendre les jeunes gens ivrognes et routiniers, fesser les drôles, et surtout donner 500 bons coups de fouets, tous les matins, à maître Franck, le plus malin de toute la bande.—Mauvais chrétien, dis-je tout bas.

LA BELLE HISTOIRE DU DIABLE LABOUREUR.

LUCIFER appelle Rococo... Me voilà, dit celui-ci... Va là-haut ; tu seras le diable labourer. Apprends la culture à contre-poil ; enseigne-la de même, et fais un journal. Je te donne les routiniers, les fainéans, les ivrognes, les joueurs et les gourmands, enfin toute cette pretintaille ; elle est à moi.

Je t'avertis que les diables n'ont aucune puissance sur les enfans qui vont à l'école, sur les jeunes gens qui ne se soucient pas au cabaret, et sur les bons labourers. S'ils t'étrillent tant pis pour toi.

Je ne les crains pas, répond Rococo, je les mettrai tous à la raison.

Tant mieux reprend Lucifer. Pour t'aider je te donnerai cent légions de diabolots, de dix à mille chacune. A chaque coup de sifflet, une légion partira.

N'oubliez pas, dit M. Routinet, les 500 coups de fouet à maître Franck.... Il les aura, père Routinier, il les aura, dit le nouveau labourer.

A l'instant Lucifer flanque un coup de pied dans le derrière de Rococo, qui vole et rase la terre comme une hirondelle en temps de pluie ; il passe près de moi, je l'attrape par la queue, — il file et file, — monte et monte, — pon, ratapon, — bredonfon. — C'est le puits de Vouillé qui est défoncé par un coup de tête du diable ; et nous v'là chacun de notre côté, sur la margelle, trempés comme des soutes.

D'où viens-tu, me dit Rococo ? De là-bas !... Est-ce que tu es un diable ?... Du tout... D'où es-tu donc ?... Du village de Tauché, où se fait le journal... Comment te nommes-tu ?... Franck... Ah ! mon camarade, mon ami, mon voisin, mon cousin, j'ai une petite caresse de diable à te faire ; approche.

Je saute à terre, empoigne un tricet et saute dessus. — Il fonce sur moi, je lui bourre dans le ventre et lui flanque la colique.

Rococo part et court le monde.

SES AVENTURES AVEC TAUPINOT LE BORGNE.

Le diable allait chez les routiniers, chez les fainéans, se soûlait avec les ivrognes, jouait avec les joueurs, gourmandait avec les gourmands ; souvent au cabaret, jamais ne payait. Il pillait, ag. iffait, rossait, hospillait, étrillait ces pauvres gens. Enfin il menait vie de 500 diables : disant c'est

mon bétail, ces mauvaises bêtes à moi, je les tiens à fermage de Lucifer.

Il passe dans le grand champ de Taupinot qui a 90 arpents, il labourait avec huit charrues. — Il regarde Taupinot au milieu de son bon œil, faisant une grimace de possédé. — Taupinot a peur voyant un gaillard de 9 pieds 2 pouces 3 lignes de haut, à grande mesure.

Comment, vilain borgne, tu laboures mon champ, dit Rococo ?... M. le diable il est à moi, je l'ai bien payé. Si tu le dis encore une fois, je te tords le cou... M. Rococo, y'e m'en vas... Est-ce que tu crois que le diable labourer ? Tu feras ma terre à moitié, j'aurai le dedans, tu auras le dessus ; travaille ? Quand faudra-t-il revenir ?... Le 8 juillet.

Le jour dit, Taupinot met 150 moissonneurs dans son champ. — Puis arrive Rococo avec deux légions de diabolots de 10 mille chacune. — Allons, dit-il, labourez cette terre avec vos griffes, à 5 pouces de bas, trieux toutes les racines, faites des petits paquets, dépêchez-vous, j'ai besoin d'argent.

L'ouvrage fait, chacun va au grand marché de Niort. Taupinot vend son froment, empoche l'argent.

Les diabolots criaient : Achez ! achetez ! C'est bon, 10 sous, 5 sous, 1 sou le paquet. Personne n'en voulait et tout le monde se moquait.

Rococo enrageait ; mais il fait le bon apôtre, et semblant d'être content ; il va chez Taupinot..... Ah ça ! mon borgne, tu laboureras ma terre l'an prochain..... Oui, M. le diable.... Entends-tu ? J'aurai le dessus, tu auras le dedans. Quand faudra-t-il revenir ?... Le 4 octobre.

Le temps arrivé, Taupinot met 100 arracheurs et 300 ramasseurs de pommes de terre en son champ.

Rococo vient avec ses deux légions... Ne perdez pas une feuille, faites des fagots, dépêchez-vous, disait-il. Pour le coup, le paysan est attrappé ; ça doit être bon, car les racines sont belles.

Les v'là tous au marché. Taupinot vend ses pommes de terre à trois réginens et serre l'argent. — Vous devinez comme les diabolots furent plaisantés, railés, turlupinés. Sans les soldats, Rococo tuait Taupinot et le volait. Allez, dit-il à sa bande, dans tous les cabarets de la ville : buvez, mangez, pendant huit jours et faites bombance, vous paierez avec vos fagots ; ensuite vous descendrez là-bas par le trou de Bouilleduron et le puits de la Foie.

Les cabaretiers vous diront des nouvel-

les de l'aventure, comme ils ont été battus, volés, pillés, griffés par les diables.

Rococo se gage chez Rigolet le bossu.

Ces paysans, disait-il en se promenant, sont plus fins que le diable; faut que j'apprenne la culture pour l'enseigner à contre-poil et faire mon journal.

Dis-donc, Rigolet qu'il trouve à sa porte, veux-tu de moi pour ton valet?... Tout de même; que demandes-tu?... Rien que ma vie.... Est-elle forte ta vie?... Du tout, du tout.

A si bon valet faut une pièce, dit l'autre; je vas te la donner.—Il attrape une fourche.—Comment, grand vivain diable, tu mangerais dans une semaine ce que j'ai gagné dans ma hie, décampe ou je te rosse.

Ne nous fâchons pas, dit Rococo; les petits enfants n'ont pas tout ce qu'ils demandent. Que veux-tu me donner?... Je te prends à l'essai pendant 5 à 6 jours, tu mangeras comme nous. Si je suis content, nous verrons... Accepté dit le diable, j'aime les bossus.

Le premier jour, il fut au labourage, et fit des sillons tortus, bossus, se gênant fort, voulant apprendre; mais le diable fait tout de travers.

Le second (c'était au commencement d'avril), Rigolet va herser ses blés et semer les prés..... Ah! dit tout bas Rococo, v'là qui est superbe. Le gaillard laboure ses blés, sème dessus des grains d'herbes: il n'aura rien et crèvera de faim.—Puis il travaillait, travaillait, croyant mal faire.

Le troisième, Rigolet plâtre ses prés... Oh! oh! disait en lui-même Rococo, il laboure ses blés, jette sa farine sur ses prés; il manquera de pain et crèvera de faim. Farinons, farinons, criait-il, honneur à Rigolet, qui fait la lessive en son bonnet.

Puis, dans trois sauts, le v'là dans la plaine de Niort. Il siffle six fois, viennent 60 mille diabolins.—Allez, courez, volez chez les routiniers, dit-il; faites labourer, faites fariner.—Lui-même travaillait et battait tous ceux qui ne faisaient comme Rigolet. Au bout de six jours il se lasse et congédie son monde.

ROCOCO S'ASSOCIE AVEC CHEVALIN LE BOITEUX.



PRESENT je suis content, disait-il, je sais la culture, la vraie culture du diable, qui fait crever les gens de faim.—Je vas me promener pour l'annoncer.

Il rencontre en chemin le maquignon Chevalin, qui menait un paquet de chevaux au marché.—Veux-tu

mon cousin, que nous soyons de moitié, dit Rococo.... As-tu de l'argent, reprend Chevalin?..... De l'argent, est-ce qu'il en faut au diable? J'achète cher et ne paie pas; je vends à bas prix et j'empoche.... C'est la manière, dit l'autre. Eh bien! je m'associe avec toi, si tu montes Biribi, la dernière jument de la bande, qui a déjà fait casser le cou à 25 maquignons.

Rococo la détaie et monte dessus, elle ne bouge: il lui fait sauter fossés et buissons, la bête est douce comme un mouton. C'est qu'elle connaissait le diable.

Les v'là de moitié. Ils vendent tout, achètent quelques chevaux de 3 ans, mais force bêtes de 15 à 20 ans.

De retour au logis:—Allons, dit Chevalin, travaillons la marchandise.

Ils lient les jambes des chevaux de 3 ans, les couchent sur le fumier et leur arrachent les coins.

Pourquoi ça demande Rococo?... De 3 ans, je les mets à 4, dit Chevalin: à cet âge, la vente va mieux, ils sont plus forts et travaillent bien..... Les dents repoussent-elles?... Oui, vraiment..... J'en apprends de belles, dit Rococo, les maquignons sont plus fins que le diable.

Ils couchent de même les vieux chevaux. Tiens, dit Chevalin, vois ces dents de 3 pouces de long, je les réduis à demi pouce.—Avec une grosse lime, il rogne et rogne; puis il creuse les coins, brûle le trou avec un fer rouge pour lui donner le charbon, et met pendant dix jours ces bêtes à la bouillie, car elles ont les dents joliment agacées.

Je vieillis les uns, dit le boiteux, et rajeunis les autres. Ces vieilles bêtes ont maintenant 6 ans prenant sept. C'est ce qu'on appelle, en termes de métier, *repasser un cheval*... Merveille sur merveille, s'écrie Rococo, les maquignons sont plus fins que le diable.

Ce n'est tout, reprend Chevalin, je vas leur travailler le casquin. Ces deux chevaux n'ont même poil, ils vont l'avoir; je les changerai tous de robes.

Il fait de la teinture en de grands chaudrons, et frotte cinq à six fois ces animaux.—Les v'là de couleur superbe. Que faut-il faire à présent, demande Chevalin?..... En vérité, je n'en sais rien, répond Rococo..... Des bottes de fouet et des éperons, reprend le maquignon, et ce sont chevaux impayables, qu'on vend aux jeunes gens, grands connaisseurs et grands cabrioleurs.

(L'histoire rapporte que maître Jacques, en sa jeunesse, vendit au grand père de

Chevalin un vieux cheval 27 francs, et que, 2 mois après, il le racheta du même pour 27 louis ; mais teint et repassé, il s'en souvient le bonhomme.)

Je n'en reviens pas, s'écrie Rococo ; les maquignons sont plus fins que le diable. Les borgnes ne valent rien, les bossus sont impayables ; mais les boiteux sont les plus fins. Tout allait à merveille, ils gagnaient beaucoup : mais Rococo mangeait tout.

Un jour qu'ils avaient 80 chevaux à repasser, le boiteux dit au diable : je vas en acheter une trentaine en Anjou, pendant que tu travailleras la marchandise. Rococo rêve et pense, songe et réfléchit.—C'est ça, dit-il, garçons, amenez les chevaux.

Armé de bonnes tenailles, au lieu de limer les dents, il les arrache, si bien qu'il n'en laisse pas une seule à ces pauvres animaux.

Chevalin arrivé, il vit sur le carreau 3 pochés de dents.—Tiens, dit-il, v'là des manches de canifs ; regarde comme j'ai travaillé.

Le maquignon étonné, saisi, transi, ne dit mot.

Ces dents vont repousser, continue Rococo, nous vendrons ces grands chevaux pour de petits poulains sous la mère : tout le monde voudra de la race.

Chevalin tombe sur le diable à coups de fouet.—Mais le diable le rosse.—Les garçons vont au secours du maquignon.—Bataille !—Rococo casse une jambe par-ci, un bras par-là ; saute sur Biribi et s'en va.

ATTENTION ! IL Y AURA DU GRABUGE.

LES borgnes et les boiteux ne valent rien, disait Rococo, je n'aime que les bossus.—Allons embrasser l'ami Rigolet et voir ma belle culture.

Vive le diable laboureur ! criaient les routiniers en le voyant : ah ! M. Rococo ; les prés farinés sont hauts de 3 pieds, les blés superbes, les petites graines levées ; nous aurons du bétail et du foin, du fumier et du grain.—Vive le diable laboureur !

Rococo s'assure du fait ; puis s'arrache les cheveux, brise les cailloux avec les dents.—Je tuerai le bossu, criait-il, je tuerai le bossu.—Il arrive chez Rigolet, le trouve dans sa cour, saute dessus, le jette par terre et le plume.

Rigolet se débarrasse, monte sur le diable, lui mailloché la caboche avec une pierre qu'il trouve sous sa main—Les v'là debout, ils se caressent à coups de rateaux. Mais le diable fut frotté, battu, rossé.

Je jouais à la corde avec les petits Boisnot, Morillon, Gautier et Sabourin, quand il vint au village ébouriffé, crotté, fait comme un diable en colère.

Je t'en dois, dit-il, en fonçant sur moi.—Je me bourre de toute ma force entre ses jambes et le fais tomber, je saute sur son dos et le prends par les cornes. Les camarades lui passent une corde aux pattes et l'empêchent de se lever.

Le diable est pris ! le diable est pris !—Le v'là qui fait le câlin... Mes bons amis, mes chers enfants, je voulais m'amuser avec vous ; laissez-moi donc... T'en iras-tu ?.. Oui... Ne reviendras-tu jamais ?.. Je te le promets.

LES BETES QUI PARLENT.

RANCK, me dit le routinier Serin-guet, conte-nous donc une histoire, pour tuer le temps.

Je le veux, répondis-je.—C'était l'année où les bêtes parlaient, en certains pays. Ça se voit souvent.

—Je gardais ma chèvre au Piron-Fou ; Bezi, près de la haie, broutait son fagot. Tout-à-coup j'entends fre, fre, fre.—C'est le loup, dis-je tout bas.

Mais vient une petite voix qui disait : tu ne l'auras pas, maudit routinier. Puis une plus petite voix qui disait : ma mère vous saigne partout.—Puis une grosse voix qui disait : tu te tueras, c'est sûr.

Je regarde à travers la haie. C'était Rosette, la brebis de Saugrenu, avec son petit agneau et le gros chien Tapageau.—Rosette se fourrait, se bourrait dans les épines et sa laine y restait.—Tu ne l'auras pas, vieux sot, disait-elle, tu ne l'auras pas.—Ensuite elle se plumait, se tondait avec les dents.

Quand elle fut pelée, son petit lui dit : ma mère, pourquoi faites-vous ça ?... Mon pauvre enfant, tu ne sais pas comme on nous traite ? Regarde, les os me percent la peau ; je ne mange pas la moitié de mon souf. Eh bien ! quand nous serons au toit, je n'aurai pas mon lait ; et toi, pauvre petit, tu seras là, me regardant, demandant, hêlant et mourant de faim. Non, je ne laisserai pas ma laine à ce gourmand, à ce faînéant ; j'aime mieux que le loup me croque.

Ne parlez donc pas du loup, ma mère, ça me fait peur, disait le petit... Ecoute, pauvre petit agneau du bon Dieu, je vais te conter ça devant Tapageau, qui est un brave homme de chien, il dira si je mens. Nous donnons bonne laie, bon fumier, boh argent. Eh bien ! on ne sème pas pour nous un petit brin d'herbe.

L'hiver on nous laisse, au vent, au froid, à la pluie, à la neige.—Mange ou crève, dit-on.

Au toit, on ne nous donne rien. Si la neige est épaisse, c'est une poignée de paille, et pas souvent.—Mange ou crève, dit-on.

Ensuite on laboure les terres et nous vivons dans les chemins. Oh la malheureuse vie !

L'été, c'est cent fois pis. Nous n'avons qu'un chétif brin d'herbe, dur, brûlé, couvert de poussière. Les mouches nous abîment, le soleil nous cuit.—Faut manger ou crever.

Dans les chemins, la poussière nous écrase, nous en avons dans le nez, la bouche et la gorge et la poitrine à ne pouvoir bêler.—Souffre ou crève, dit-on.

On nous renferme dans un toit sans fenêtres, sur un fumier chaud comme de la braise, et pas une goutte d'eau.—Souffre ou crève, dit-on.

La brebis ne boit pas, dit Saugrenu.—Elle ne boit pas sans soif, comme toi, vieil ivrogne. Mais tout animal a besoin d'eau dans les chaleurs.

Dam ! arrive un temps où tout crève, mères et petits.—Alors Saugrenu va au devin, disant : c'est un sort.—Oui, c'est un sort, vieux sot.—Qui l'a donné ? C'est une tête d'âne, un routinier, un fainéant, un gourmand, c'est Saugrenu.—C'est-il vrai ?... Oui, dit Tapageau, avec sa grosse voix de bon homme de chien.

Oh ! que la brebis du routinier est malheureuse, reprend Rosette ! elle crève de soif et de misère, et l'on prend encore le lait du pauvre petit, pour le crever aussi.—La v'là, la v'là, la mauvaise bergère, dit tout bas Rosette.—Ils se sauvent tous trois dans un blé.

Rococo prend Saugrenu dans ses bras, le caresse, l'embrasse et le dorlotte comme un enfant au maillot. Oh ! le bon laboureur, disait-il, le bon nourrisseur de brebis ! on n'en a pas 13 à la douzaine de cette façon.—Et Saugrenu était tout fier des caresses du diable.

Il n'était content, le pauvre diable ; battu, frotté, sans pain ni vin, ça lui donnait le mal de tête et fortement. Il faisait aller ses deux oreilles de loup, prenait ses cornes avec ses pattes, sautait, allait, songeait, écoutait.—Il aurait de bon cœur fait un mauvais coup.

Le petit bonhomme Courtibus.

Vous ne labourez presque pas, dans ce pays, lui dis-je...

Non, répondit-il.

Aussi la récolte est petite ?... Oui

Le revenu n'augmente guère ?... Non.

Il est comme il y a 500 ans ?... Oui.

Nourrissez-vous plus de bétail qu'autrefois ?... Non.

Si vous faites plus d'argent, c'est qu'il est plus cher ?... Oui.

Combien une ferme de 100 boisselées (ou 15 hectares) a-t-elle de charrues ?... Une.

Combien celle de 200 (ou 300 hectares) ?... Une.

Celle de 300 ?... Une.

Celle de 400 ?... Une.

Celle de 500 ?... Une.

Celle de 600 ?... Une.

Si tu avais une commune, un canton, tout le pays, combien en aurais-tu ?... Une, répondit-il encore. Trouves-tu ça bien ?... Oui.

Ne faut donc augmenter les charrues, quand on augmente de terre ?... Non.

Le père Coutumet.

Cet homme ne parle guère, dis-je en le quittant... Il ne s'appelle pas Courtibus pour rien, dit le père Coutumet ; il ne dit jamais qu'un mot, c'est sa coutume.

Dis-moi donc, toi, pourquoi vous ne labourez pas vos terres ?... Ce n'est pas la coutume.

Semant peu, vous avez peu de paille et peu de fumier ?... C'est la coutume.

Si vous faisiez des prés vous auriez du foin pour nourrir à l'étable... Ce n'est pas la coutume.

Plus vous avez de terre, moins vous semez ?... C'est la coutume.

Vous auriez le double, faisant trois fois plus de fumier, cultivant autrement... Ce n'est pas la coutume.

Je crois que vous êtes un tantinet fainéant... C'est la coutume. Fuyez-vous les foires et les cabarets ?... Ce n'est pas la coutume.

Michel Lembrouille.

Explique-moi, l'Embrouillé, pourquoi vous labourez si peu dans ce pays, demande un de nos laboureurs. Le voici, répondit-il :

Ce pays, je ne sais trop, veut être cultivé je ne sais comment. Ce qu'on fait ailleurs, je ne sais pourquoi, peut-il se faire ici, je ne sais pas. Mais ce que je sais bien, si je sais un petit, ou ne sais rien, c'est qu'on cultive ici comme on cultive. Si je sais quelque chose, c'est la meilleure raison que je sache.

Bien expliqué, dit le laboureur, tu es un habile homme.

Ah ! répond Bredouillard, je vas vous conter ça, dit-il qui dit.—Un jour je ren-

contraï chose de chose, qui dit, dit-il, écoute Bredouillard, qui dit, avant de choser un champ, dit-il, qui dit, il faut le laisser en chose, qui dit, dit-il, pendant dix ans, dit-il, qui dit, comme ça.

Tout le monde se mit à rire, et Bredouillard, qui se croyait le plus fin, riait le plus fort.

Nous avions fait demi-tour et partions, quand on entend crier : Hop ! hep ! holà, hé, gens du journal, écoutez.....Qu'y a-t-il, dîmes-nous ?.....Je veux vous dire un petit mot, crie Vizenlair...Eh bien ! parles Vous dites aux gens de la plaine : Vous labourez trop ; à ceux du côteau : vous ne labourez pas assez. Faudrait pourtant choisir ; mais vous n'êtes jamais contents, et faites semblant d'être savants.—Je crois que vous êtes plus bêtes que ceux que vous voulez remonter. Laissez-nous faire comme les anciens, ils en savent plus que vous.

V'là les diables et les routiniers de rire et de crier : C'est ça ! c'est bien ! répondez ?

Liset Giraud, de Claloue, monte sur son grand mulet ; Pierrot, s'avance au galop. Apprenez, dit-il, qu'il n'y a qu'une chose en culture.—Avec elle, tout vient, et sans elle, on n'a rien.—Elle manque dans la plaine ; elle manque partout.

Qu'est-ce que c'est, demandent-ils ?.....

Du fumier, répond Liset.—C'est le maître laboureur, c'est le plus grand cultivateur.

Dans la plaine, on croit s'enrichir avec du grain, on sème toujours. Qu'arrive-t-il.

Le fumier manque, la terre se lasse, et le laboureur se ruine en travaillant.

Dans le fonds, on ne sème que la huitième partie des terres, parce qu'on n'a pas assez de fumier. On laisse le reste en pâtis, épines, ronces et saletés, tous et chacun, le fumier est la richesse du fermier.

Voulez-vous savoir une autre chose, la v'là : La terre ne s'améliore que par le fumage et le labourage ; clouez ça dans votre cahuche.

Une terre qu'on laisse inculte pendant trois ans ou pendant 300 ans, c'est la même chose ; elle ne vaut pas mieux au bout de trois que de 300.

Le chiendent fatigue, épuise, écrase la terre beaucoup plus que les autres cultures. La terre sous le chiendent s'appauvrit tous les ans.—Qui ne laboure pas et ne fume point n'aura ni grain ni foin.

V'là pourquoi nous disons : Cultivez les fonds comme la plaine ; faites des prés partout ; ayez bonne provision de fourrage, nourrissez à l'étable, donnez la pomme de terre cuite au four, la betterave, le chou, le navet, les fourrages verts, le trèfle. C'est ainsi que vous aurez du fumier, six fois plus que vous n'en faites.

Vous donnez à chaque espèce de terre la plante qu'elle veut. Vous semez une graine ici, une autre ailleurs, mais vous cultivez tout. A quoi sert d'avoir des terres, si on ne les cultive pas ou qu'on les cultive mal ? Le propriétaire est un innocent de le souffrir ; le fermier un imbécille de payer fermages et contributions pour une terre qui ne donne rien.

J'ai servi, j'ai voyagé. Autour des villes, des bourgs et des villages, il y a de bonnes terres, pourquoi ? C'est qu'on les laboure et qu'on les fume. Les jardins sont partout bons, quand ils sont bien fumés, bien labourés.

Les terres éloignées des maisons, qui n'entendent chanter le coq, rapportent peu ; c'est qu'on ne les fume pas assez.

A Continuer.

REVUE COMMERCIALE.

PRIX COURANT DES DENREES DE MONTREAL Montréal, 1er Février 1867.

	s.	d.
Fleur de la campagne par quintal.....	19	6
Farine d'avoine, do	12	0
Patates par poche.....	4	6
Blé-d'inde par minot.....	5	6
Pois, do	5	6
Orge, do	2	6
Avoine, do	2	0
Sarrasin, do	3	0
Graine de lin, do	8	0
Graine de mil, do	9	0
Orange par boîte.....	00	0
Graine de mil, do	9	9
Indes vieux par couple.....	9	9
do jeunes, do	7	0

	s.	d.
Oies, par couple.....	7	0
Canards, do	4	0
do sauvages, do	0	0
Volailles, do	3	0
Poulets, do	2	6
Pigeons, do	1	0
Perdrix, do	4	0
Lièvres, do	1	3
Beurre frais par livre.....	1	6
do salé do	0	9
Morue, do	0	4
Cochons morts par 100 livres.....	30	0
Sucre d'érable par livre.....	0	6
Miel, do	0	9
Œufs frais par douzaine.....	1	3



ARMES A FEU DE REMINGTON.

—En vente chez tous les commerçants d'armes à feu, et autres commerçants en général. Prix réduits le 1er Juillet 1866. Revolver pour l'armée, 44-100 p. Calibre. Revolver pour les marins, 36-100 p. Calibre. Revolver de ceinture, (s'armant seul,) du Calibre des Revolveurs pour la mer. Revolver de ceinture, du Calibre et de la forme des Revolveurs pour la mer. Revolver de police, du Calibre et de la forme des Revolveurs pour la mer. Nouveau Revolver de poche, (se chargeant au moyen d'un levier.) Revolver de poche, (s'armant seul.) Pistolet à répétition, (Elliot pt.) cartouche No. 32. Pistolet à répétition, (Elliot pt.) cartouche No. 22. Pistolet pour poches de veste, cartouche No. 22. Arme à feu en canne, se chargeant avec cartouche No. 32. Fusil rotateur, 36-100 p. Calibre. Carabine se chargeant par la culasse, cartouche No. 32. Carabine se chargeant par la culasse, cartouche No. 46. Carabine des E.-U., (Canon d'acier,) avec sabre-baïonnette. Mousquet rayé des E.-U., modèle de Springfield. Depuis 1861, plus de 200,000 ont été fournis au gouvernement des E.-U. Nos nouvelles Armes à feu se chargeant par la Culasse viennent d'être approuvées et adoptées pour le service militaire en Europe.

FUSIL D'UN COUP A CANON SIMPLE.

Nouveau modèle. Léger, commode et à bon marché. Discompte libéral pour les commerçants.

1er Février 1867.

E. REMINGTON & FILS,
Lion, N.Y.

COMPAGNIE AETNA D'ASSURANCE SUR LA VIE. — CETTE

Compagnie, créée en 1820, offre des avantages particuliers aux personnes désireuses d'assurer leur vie.

Les profits sont considérables, et diminuent maintenant de moitié les paiements annuels. — Les profits sont payés annuellement aux assurés et non pas aux décès ainsi que cela se pratique par plusieurs compagnies. — BUREAU : Coin voisin du Bureau de Poste.

1er Février 1867.

L. PEDLAR & CIE.,
Agents Généraux.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "COMMERCIAL UNION,"

19 & 20 Cornhill, Londres,

CAPITAL,.....£2,500,000 Sterling.

Departement du Feu.

Le succès qui a couronné les opérations de la compagnie a été de nature à satisfaire au-delà de toute attente les directeurs, lesquels ont décidé d'élargir le cercle des opérations de la Compagnie. Ils sont en mesure d'offrir maintenant au public canadien PARFAITE SECURITE, garantie par un fonds souscrit et des capitaux placés.

Ajustement Immédiat des Réclamations. — Les Directeurs et les Agents généraux occupent tout une haute position commerciale, jugeront de toutes les questions qui seront soumises à leur décision avec un esprit libéral et un homme d'affaires.

Departement sur la Vie.

Les VOLONTAIRES qui s'assurent dans cette Compagnie, peuvent, sans charge extra, s'enrôler pour la défense de la frontière et REPOUSSER les incursions de CORPS de MARAUDEURS. Quatre-vingt pour cent des profits qui proviennent de toutes les affaires qui concernent les annuités et les polices pour toute la vie, seront divisés parmi les Porteurs de Police ayant droit aux profits.

Toutes les réclamations sont payées un mois après que la mort de l'assuré a été prouvé.

En vertu d'un acte récent du parlement, une épouse peut prendre une police sur la vie de son mari, et cette police est à l'abri de toute saisie.

FREDERICK COLE, Secrétaire.

MORLAND, WATSON & Co., Agents Généraux pour le Canada.

OFFICE.—385 & 387, RUE ST. PAUL, MONTREAL.

Surintendant.—A. TELLIER,
1er Janvier 1867.

Inspecteur des agences.—T. C. LIVINGSTON
P.L.S., Haut-Canada.